



HAL
open science

Le football à Nantes, une histoire locale dans un système global? Entre pratiques et espaces, déclinaison d'échelles du trottoir à la ville

Valentin Lepley-Schuhmann

► To cite this version:

Valentin Lepley-Schuhmann. Le football à Nantes, une histoire locale dans un système global? Entre pratiques et espaces, déclinaison d'échelles du trottoir à la ville. Architecture, aménagement de l'espace. 2019. dumas-02462447

HAL Id: dumas-02462447

<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-02462447>

Submitted on 31 Jan 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

A soccer player in a yellow and green kit is captured in mid-air, performing a trick with a soccer ball. The player is wearing a yellow jersey with green accents and the word 'SYNERGY' on the front. The background is a grayscale aerial view of a city, with a large, dark, stylized map of the city overlaid on the image. The player's shadow is cast onto the map below him.

LE FOOTBALL À NANTES : UNE HISTOIRE LOCALE DANS UN SYSTÈME GLOBAL ?

Entre pratiques et espaces, déclinaison
d'échelles du trottoir à la ville...

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

LE FOOTBALL À NANTES : UNE HISTOIRE LOCALE DANS UN SYSTÈME GLOBAL ?

Entre pratiques et espaces, déclinaison d'échelles du trottoir à la ville...

Etudiant : Valentin Lepley-Schuhmann
Directrice de Mémoire : Marie-Paule Halgand
ENSA Nantes / Janvier 2019

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

Sommaire :

> Introduction au propos	7
> Partie 1 : Quelques définitions du football, à travers les échelles	9
A. Le football « sauvage » en péril ?	10
B. Le football des quartiers comme vecteur de transmission, d'intégration ?	22
C. Le football en club, le jeu au service de l'institution ?	32
> Partie 2 : Mise en contexte de quelques pratiques et espaces du football dans la métropole Nantaise	45
A. Les pratiques footballistiques à Nantes, déclinaison d'exemples	46
B. La mixité dans le football au complexe sportif Mangin	84
> Conclusion générale et perspectives futures	99
> Bibliographie	103
> Iconographie	107
> Remerciements	109

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

> Introduction au propos :

« Football is a simple game: 22 men chase a ball for 90 minutes and at the end, the Germans win »

« Le football est un sport simple : 22 hommes courent après un ballon pendant 90 minutes et à la fin, les Allemands gagnent »

Gary Lineker, ex-footballeur international anglais.

Le travail que vous allez lire est une étude exploratoire, visant à comprendre et analyser les différents types de pratiques du football en ville, de nos jours. Ce mémoire prendra comme cas d'étude la ville de Nantes.

Le but général de la recherche sera de tenter de mettre en exergue certaines typologies de pratiques, en mettant plus particulièrement l'accent sur les questions suivantes : comment la pratique est-elle influencée par l'espace de la ville, de l'installation, de l'infrastructure architecturale ? Et en opposition, comment cette pratique peut-elle avoir une incidence sur les espaces urbains et architecturaux ?

Afin d'atteindre ce but et ses objectifs spécifiques, la recherche épousera une approche par le biais de la déclinaison des échelles et par une analyse au cas par cas de certaines des typologies existantes. Pour cela, je procèderai par stratégie d'analyse documentaire et par arpentage urbain : entretiens de joueurs et d'acteurs locaux, lecture d'articles de presse et d'ouvrages théoriques et descriptifs, observations sur site... afin de colliger et d'analyser quelques exemples de pratiques contemporaines du football, observées sous les prismes de l'architecture, de l'urbanisme et de la sociologie.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

> Partie 1 : Définitions du football, à travers les échelles

Introduction :

« Le football, pratique sportive universellement connue et reconnue, génère des formes de pratique diverses, répandues çà et là sur le territoire national comme ailleurs. »

Christophe Gibout et Christophe Mauny

Je vais tout d'abord m'attacher à définir de manière ordonnée les pratiques du football qui existent, de manière universelle et à priori assez ressemblante, de par le monde. Car, partant d'un jeu aux règles élémentaires très simples ; à savoir deux équipes, deux buts et un ballon à frapper avec le pied, les formes du football ont eu le temps de se développer, portées notamment par la part d'imaginaire importante laissée par des réglementations plus ou moins flottantes. Il faut toutefois noter que, bien que les pratiques soient dissociées les unes des autres dans ce travail d'analyse, les acteurs peuvent être les mêmes et ainsi recouper les différentes échelles de pratique. En effet, une seule et même personne peut pratiquer de manières diverses le football en fonction de ses envies du moment, de son lieu de résidence, et ce, durant des périodes diverses de sa vie.

A. Le football « sauvage » en péril ?

Ouvrage :

> Dhorasoo Vikash. *Comme ses pieds*. Editions Points. Paris 14 : Editions du Seuil, 2017, 1ère édition, 194 pages.

> Frédéric Barbe. *La Beaujoire enquête sur un coup d'état urbain*. Editions A la criée. Rezé : Editions A la criée, Mai 2018, 1ère édition, 66 pages.

Articles de revue:

> Christophe Gibout et Christophe Mauny. *La question locale comme nouvelle frontière socio-spatiale : au-delà de l'opposition entre football des villes et football des champs : le football « chez soi »*. Sociologies. Juin 2009.

> Pascal Chantelat, Michel Fodimbi, Jean Camy. *Les groupes de jeunes sportifs dans la ville*. Les Annales de la Recherche Urbaine n°79 (Juin 1998). Sports en ville. Pages 41-49.

> Jean-Charles Basson, Andy Smith. *La socialisation par le sport : revers et contre-pied*. Les Annales de la Recherche Urbaine n°79 (Juin 1998). Sports en ville. Pages 33-40.

Entretien :

> Frédéric Barbe.

Le football « sauvage », définitions,

Dans cette première sous-partie je tenterai de développer mon propos autour de cette question du déclin, voire du péril du football dit « sauvage ». Tout d'abord j'essaierai de définir cette notion assez complexe à saisir, puis je développerai les caractéristiques pratiques et techniques de celle-ci, avant de tenter de comprendre pourquoi elle subit avec tant d'impact l'évolution sociétale contemporaine qui la frappe depuis l'entrée dans le second millénaire.

Je pourrais donc définir le football « sauvage », de manière très synthétique, comme un football fait de bric et de broc, et se développant de manière aléatoire dans les interstices laissés aux joueurs par l'urbanisme. Ma vision personnelle de cette pratique serait celle d'un sport joué dans les espaces résiduels du bâti, par des populations plutôt jeunes et provenant de milieux sociaux plutôt défavorisés.

Il faut avouer que cette vision qui était la mienne de prime abord, a vite été confirmée par l'ouvrage de Vikash Dhorasoo, dans lequel celui-ci explique sa propre pratique du football « sauvage ». Ainsi, il raconte que dans sa jeunesse « *on joue dans la cage d'escalier avec une boule de papier d'aluminium* », que « *c'est pas mal la cage d'escalier, c'est un peu une sorte de terrain de squash mais avec les pieds. C'est petit, serré, avec des boîtes aux lettres, l'escalier, l'ascenseur...* ». Je peux ainsi dire que sa définition du football « sauvage » s'apparenterait à une pratique spontanée, dans un espace informel dont les usages fondamentaux ne sont en aucun cas le jeu, et où les règles sont régies par le nombre de joueurs et les aspects formels de la structure architecturale abritant la partie.

D'autre part, des sociologues comme Christophe Gibout et

Christophe Mauny, qui ont réalisé des entretiens avec des jeunes de la ville de Grenoble, parlent du football « sauvage » comme d'une idéologie plus que comme un espace défini. En effet, ceux-ci le rapprochent du « football de trottoirs » qu'a développé Pierre Sansot et parlent d'un football « sauvage » qui « s'exprime prioritairement sur un stade « de fortune » qui hésite entre une pelouse publique, l'espace vert adossé à un monument, le terrain « officiel » (de football ou de handball) que l'on se réapproprie par/pour une pratique non fédérale, parfois la place du marché, le boulodrome... ». Ils définissent d'ailleurs cette pratique comme régie par « la volonté de « jouer au foot » [qui] résonne comme une injonction à trouver et choisir un « terrain », un lieu de pratique facile d'accès, approprié au nombre de joueurs et dont [les joueurs] peuvent maîtriser la gestion ». Ici, la pratique de ce football « sauvage » serait également définie par la volonté des joueurs de trouver un espace pour jouer au football, mais celui-ci ne serait pas nécessairement un lieu aux « non-qualités » spatiales pour jouer. En cela, le football « sauvage » décrit par ces deux auteurs peut se dérouler dans des lieux où le football est déjà bien présent comme les stades municipaux.

De plus, selon Pascal Chantelat, chercheur en Sciences et Techniques des Activités Physiques et Sportives à l'université de Grenoble, « les sports dits « informels » ou « sauvages » (termes inadaptes [selon lui]) apparaissent dans les villes françaises au début des années 1980 ». Dans son article, datant de Juin 1998 peu avant le sacre mondial des Bleus, celui-ci dénigre cette appellation « sauvage » et préfère la redéfinir, car pour lui « puisqu'ils [les sports « sauvages »] présentent une dimension auto-organisationnelle, il est préférable de les appeler « sports auto-organisés » plutôt que « sports informels ». Formes et organisations existent bien, en effet ». Cet étiquetage « sauvage » semble donc avoir été plus défini par les institutions que par les joueurs eux-mêmes. De plus, il appuie nettement son propos sur le fait que ces sports, sont sans doutes moins « sauvages » et désorganisés qu'ils ne le paraissent au premier coup d'œil.

Enfin, Frédéric Barbe, géographe et sociologue à l'École d'Architecture de Nantes, définirait le jeu de football comme « élémentaire. [Il faut] a minima une boule de chiffons tenus par des ficelles, deux boîtes de conserves, un interstice urbain, terrain vague ou bout de rue neutralisée le temps d'un match, d'une partie de football ». D'ailleurs, celui-ci préfère employer le terme de football « libre » plus que celui de football « sauvage ». En effet, lors d'un entretien semi-directif qu'il m'a accordé, celui-ci a défini sa notion de football « libre » comme une pratique matérialisée par « des équipes assez poreuses qui jouent quand même sur des terrains municipaux, avec ou sans une autorisation formelle ». Cependant, il apparente de manière très forte le football « libre » au football des quartiers ou au football associatif et les classerait dans une même catégorie face à l'institutionnalisation des clubs de football. Ainsi, dans un de ses livres consacrés au football à Nantes, celui-ci pense que « la ville est sinon un stade, du moins un immense terrain de football et [il] est toujours possible d'y jouer au football, partout, librement ».

Le football « sauvage », pratiques,

Il est donc, assez difficile d'obtenir une définition précise de ce football « sauvage », puisque celui-ci se matérialise de manière très spontanée et ne répond pas vraiment à une logique spatio-temporelle récurrente. Cependant, il est possible de discuter de ses règles, de quelques unes de ses matérialisations et des acteurs fréquents qui le pratiquent.

Le football « sauvage » est tout d'abord un sport dans lequel

le nombre de joueur est rarement fixe. En effet, au travers de mon expérience personnelle, qui n'est pas, il faut l'avouer, la plus impressionnante dans le domaine, la pratique du football « sauvage » s'est soldée par des face-à-face allant du un-contre-un, jusqu'au quinze-contre-quinze. Et ce constat est encore une fois confirmé par Vikash Dhorasoo qui raconte que « *personne n'attend personne. Le match se joue à deux, à cinq, à dix, à vingt...* ». Celui-ci insiste également sur la notion d'acceptation qui est une des valeurs de cette pratique « sauvage » et qui permet au jeu de se dérouler quel que soit le nombre de joueurs présents sur le terrain. Ainsi, il raconte que l' « *on joue avec tout le monde et [que] tout le monde peut jouer* ». De plus, grâce à la liberté laissée par le jeu, et le respect mutuel dans un état d'esprit moins compétitif, les écarts d'âges entre les acteurs peuvent être parfois importants. Lors de notre entretien, Frédéric Barbe nous expliquait qu'il est possible, « *entre hommes, de jouer entre 12 ans et 60 ans* ». Effectivement, cette caractéristique propre au football « sauvage » (qui se retrouve également dans le football des quartiers ou dans le football « libre ») semble tellement naturelle une fois mise en contexte, qu'elle ne reflète pas les aprioris que l'on pourrait avoir de prime abord.

De plus, le football « sauvage » se pratique souvent dans des lieux très différents au niveau de la typologie pure des espaces. Le premier souvenir qui me vient à l'esprit serait celui de mon petit frère et moi-même, jouant en alternance au football dans le couloir entre nos chambres, dans le garage de mes parents, dans le jardin, dans la rue face à la maison, ou sur le terrain vague au centre du parc du quartier. Pour l'ancien footballeur international Dhorasoo, le lien à la matérialité de la surface a une importance symbolique. Pour lui, « *on joue sur le terrain en herbe ou sur le terrain en dur* », et c'est effectivement des propos que l'on entend souvent dans le foot « sauvage » pour décrire le terrain de jeu. Pour revenir sur l'exemple évoqué un peu plus tôt dans sa définition de football « sauvage », il parle de ce hall d'entrée comme d'un espace vécu par le jeu. En effet, et de manière probablement

inconsciente, il décrit de manière assez précise et sensorielle les lieux qu'il a vécus étant enfant. Il raconte que *« ça fait mal quand on joue là [cf : le hall d'entrée], on se râpe les bras contre les murs. On ne peut pas jouer nombreux parce que c'est étroit. [...] Il y a du passage, des gens qui sortent ou qui entrent dans l'immeuble, c'est relou. Et pour finir, la minuterie nous plonge dans la pénombre, passée une minute »*. C'est d'ailleurs un point notable de cette pratique que de ressentir des lieux divers, en opposition à l'uniformité normée d'une pelouse de stade classique. Les sociologues C.Gibout et C.Mauny parlent également de la notion d'espace de jeu défini ou non-défini, en s'appuyant sur *« les lignes du terrain, réelles ou imaginaires, [qui] marquent cette séparation entre le champ de jeu et l'extérieur, même pour des « terrains » non prévus pour le football »*. Frédéric Barbe me raconte également sa propre expérience, m'avouant qu' *« avant [il] jouait sur les pelouses non sportives du parc municipal du grand Blottereau, avec des minibus, même des sacs au début. Parfois des gardiens ont eu des velléités de [les] faire partir, mais très rarement finalement... »*. Cette pratique laisse donc aux joueurs une multitude d'options spatiales pour le match et permet de jouer à peu près partout dans le monde.

D'autre part, la notion de durée est abstraite dans cette pratique. Toujours pour revenir sur mes propres expériences, l'écart entre les durées minimum (représentées par le fait de « taper la balle » deux ou trois fois pendant une minute et de continuer notre chemin) et les durées maximums (pouvant aller jusqu'à trois ou quatre heures de matchs endiablés) est très large. Une fois encore, ce propos va dans le même sens pour l'ex-international qui nous narre qu'à l'époque de son enfance *« on joue une heure, deux heures... »*. La notion de début de partie est plutôt simple et précise ; il faut qu'au minimum deux joueurs munis d'un ballon décident de débiter un match pour que le jeu soit lancé, la fin est plus complexe à discerner. Dans leur article, les deux sociologues Gibout et Mony écrivent que *« le temps n'est pas défini à l'avance mais [que] c'est la perception d'attitudes nonchalantes (fatigue, lassitude ou baisse de la qualité de jeu), qui détermine la fin de la partie »*.

». Une fois encore, c'est une tendance qui se confirme quand on est confronté au moins une fois dans sa vie à cette pratique du football « sauvage ». Ils ajoutent même que « *les départs progressifs des joueurs entraînent une déliquescence du jeu qui met fin à la sociabilité. Cette fin du match informelle et non anticipée rappelle bien que les retrouvailles sont circonstanciées, déterminées par le seul désir-plaisir de jouer* ». La notion de durée d'une partie n'est pas la seule liée au temps, puisque la notion de répétition est également à souligner. En effet, si les joueurs « *s'approprient l'espace par la pratique, c'est le temps répétitif de la pratique qui, au final, autorise l'interpellation nominale des lieux, selon un sens qui n'en est un que pour ceux qui furent là* ». Pour paraphraser ces termes, la routine sportive d'un même groupe d'individus sur un même terrain informel, rend par la répétition cet espace formel (pour ce groupe tout du moins).

Enfin, la part de débat accordée à la définition des règles est peut-être la caractéristique la plus marquante du football « sauvage » face à ses pairs. En effet, ce démarquage radical par rapport aux autres pratiques du football est un fondement de cette typologie footballistique. Le jeu n'est pas régi par la règle, c'est la règle qui est régie par le jeu. Ou plutôt, la règle ne régit pas les joueurs, ce sont les joueurs qui régissent la règle et la façonnent à leurs souhaits. Ainsi, il n'est pas rare de débattre en début de match à propos des limites spatiales du jeu, de déterminer si les environs proches du terrain appartiennent au terrain ou non. Sur des terrains confinés entre des murs par exemple, il est possible de jouer avec « la street », c'est-à-dire d'utiliser les parois comme éléments à part entière du jeu. Il arrive ainsi régulièrement de voir des joueurs se faire des passes à eux-mêmes utilisant les rebonds sur les murs, afin de surpasser leur adversaire direct. La notion de temps fait également partie des règles. Celle-ci peut être de trois ordres dont certains ont déjà été évoqués précédemment. Il s'agit donc au départ d'un match de football « sauvage » de choisir si le match s'arrête à cause d'une limite temporelle « classique » (une heure de fin est discutée et elle marque la fin de la partie), si le match

se termine au nombre de buts (par exemple lorsqu'une des deux équipes atteint un total de dix buts le match s'arrête), ou si le match se finit de manière informelle, marqué par la lassitude (comme évoqué précédemment, une baisse d'intensité du jeu peut mener à l'arrêt du match). Enfin, le dernier point à discuter concerne les fautes. Cet aspect est plus complexe à déterminer puisque souvent, la bonne volonté et l'honnêteté des joueurs sont la seule règle qui prime. Le point assez amusant de cette pratique, c'est que le jeu devient beaucoup plus fluide qu'avec un arbitre, auprès duquel les protagonistes viennent continuellement manifester leur mécontentement.

Le football « sauvage » en déclin,

Cependant, cette pratique du football « sauvage », aussi adaptable et hétéroclite soit-elle, ne vit pas actuellement les plus belles heures de son existence. En effet, cette pratique semble décliner petit à petit depuis une dizaine d'années maintenant.

De manière personnelle, une fois encore, je me suis demandé si ce constat de la décadence des pratiques n'était pas faussé par une vision des choses déformée. En effet, n'étant pas si âgé que cela, j'ai d'abord pensé que cette pratique du football « sauvage » n'avait pas évolué, et que c'était plutôt moi, du fait de la croissance et du vieillissement, qui avais l'impression de ne plus voir les mêmes choses qu'auparavant. Est-ce le fait de vivre des parties de football sous le prisme de la vision de l'enfant qui rendait cette pratique si grandiose et omniprésente ? Je cherche encore la réponse aujourd'hui. Cependant, certains éléments tendent à montrer qu'il ne s'agit pas uniquement d'une vision tronquée, ou d'un souvenir trop idéalisé. Car si j'ai grandi

personnellement au cours des quinze dernières années, la société et les pratiques ont, elles aussi, changé.

En effet, cette piste est une fois de plus pointée du doigt (peut-être même de l'orteil) par Vikash Dhorasoo, lorsqu'il se demande « *comment font les gamins des grosses villes* ». Il raconte : « *je vis à Paris et je ne vois aucun gamin jouer dans la rue, de façon sauvage, ni faire du vélo, ou tenter de faire du tennis avec ce qu'il a sous la main. Moi, ma vie, c'était ce terrain vague* ». Les problèmes que celui-ci évoque dans cette citation sont de deux ordres. Dans un premier temps, il parle de la ville, et dans son sillage de la densification de celle-ci qui détruit de plus en plus les espaces résiduels où il est possible de pratiquer le football. D'un autre côté, Dhorasoo accuse directement les protagonistes eux-mêmes ; à son époque les choses ne se seraient pas passées de cette façon là. Ces deux éléments sont repris par Frédéric Barbe dans l'explication qu'il fait de ce déclin du football « sauvage ». Tout d'abord il met le doigt directement sur la densification urbaine et critique « *la disparition des interstices et l'augmentation des circulations automobiles* », qui selon lui détruisent la pratique de ce football à la marge. De plus, celui-ci appuie également son propos sur les acteurs directement, critiquant « *l'enfermement des enfants et des adolescents* », le numérique et les jeux vidéos qu'il juge « *très masculins* » et responsables en grande partie de l'abandon progressif de la pratique du football « sauvage ». Il m'explique synthétiquement que de manière « *volontaire et involontaire* », la situation actuelle aboutit à ce qu'on fasse « *aussi autre chose que du foot finalement* ».

De plus, bien que libre et indépendant, le football « sauvage » peut parfois être touché par les limites de ses qualités. En effet, si la liberté de cette pratique, évoquée sous plusieurs angles précédemment en fait un élément à part entière de la culture football, celle-ci peut aussi s'apparenter à un facteur de déclin). Ainsi, Christophe Gibout et Christophe Mony développent un pan de leur propos autour du rythme, de la périodicité et de la fréquence dans la pratique du football.

Or, ceux-ci dénoncent cette « incertitude quant au lieu de pratique [du football « sauvage » qui] influence également la temporalité des confrontations », et qui par conséquent occasionne une irrégularité qui peut être destructrice d'une dynamique de jeu régulier. Les deux auteurs expliquent ensuite que « cette irrégularité est conditionnée par les obligations extra-sportives, les conditions météorologiques, la présence des autres joueurs, et plus particulièrement du groupe et de son « noyau dur », celle enfin de la disponibilité des terrains de jeu ». Et c'est peut-être sur ce sujet de la disponibilité des terrains de jeu que je peux rebondir.

En effet, si l'un des fondements même de cette pratique est la recherche d'un terrain praticable en marge des institutions, il n'est pas rare de voir des joueurs de football « sauvage » prendre comme lieu d'action pour quelques heures des équipements sportifs municipaux. Et si, dans l'article de Jean-Charles Basson datant de 1998, celui-ci exprime des avis contradictoires compte tenu de la position du pouvoir public vis-à-vis du football « sauvage », il semblerait intéressant aujourd'hui, de poser la question aux élus locaux, à propos des attaques incessantes de l'urbanisme de masse et de la privatisation du sport sur ces pratiques sportives périphériques au système en place. Ainsi, l'auteur nous dit que « sans doute perturbantes à plus d'un titre, les pratiques sportives éphémères ne sont pas pour autant ignorées et entravées par l'action publique », mais que d'un autre côté, parfois les acteurs publics « les évaluent comme risques de troubles à l'ordre public ». Il est donc difficile de cerner le juste milieu et serait sans doute intéressant de prolonger ce questionnement en s'adressant directement aux acteurs concernés. Lorsque j'ai discuté à propos de l'aspect attaché au mythe ou à la réalité du déclin de cette pratique, Frédéric Barbe m'a confirmé que pour lui le football pratiqué de manière « sauvage » a réduit considérablement. Il m'a expliqué que s'il se « balade pas mal, [il n'en voit] pas tant que ça. [Il voit] plutôt qu'on a tendance à jouer dans des surfaces dédiées ». Celui-ci se pose également la question de savoir « est-ce qu'on joue chez les gens, c'est-à-dire dans les pavillons, un peu, mais enfin pas

beaucoup ». Finalement il voit « *un peu une diminution de ces pratiques là* ». Enfin, lorsque je lui ai posé la question de savoir s'il n'y avait pas une idéalisation autour de ce passé glorieux lié à la pratique du football de rue, le géographe m'a simplement répondu que lui l'avait pratiqué, qu'il l'avait vu décliner de manière franche au cours des dernières années, mais « *qu'il y a un romantisme du football qui s'attache à ces objets là et qu'on n'est pas forcément épargné* » sur ce sujet.

Cependant, cette pratique bien qu'en déclin, ne semble pas éteinte partout sur le territoire français. En effet, même si Vikash Dhorasoo critique le fait qu'à Paris il soit difficile de jouer au foot de manière « sauvage », Frédéric Barbe le prend à contrepied, s'appuyant sur une expérience qu'il a lui-même vécue. Il nous raconte que le football de rue est encore bien vivant, « *qu'il y en a dans les zones très denses comme à Paris. [Il avait] une collègue chercheuse, il y avait des parties de foot en bas de chez elle jusqu'à 11 heures tous les soirs. Les gens finissaient par balancer de l'eau. Les joueurs couchaient les poubelles pour faire les buts. Tout ça en plein Paris, dans le XIVème* ». Puis il s'interroge sur « *est-ce qu'on le voit à Nantes ? Pas forcément* ». Il est vrai que même dans les zones plus denses de la métropole nantaise il est complexe d'attraper des moments de vie comme celui décrit précédemment par Frédéric Barbe.

En conclusion, je peux donc définir le football dit « sauvage » comme une pratique propre à chacun, et qui se doit d'être expérimentée avant de pouvoir être clairement énoncée. Cependant, il est possible de cerner des aspects inamovibles de cette pratique telle que le nombre variable des joueurs, l'égalité de tous face à la pratique (grâce à sa gratuité et son état d'esprit souple), la notion de temps qui peut fluctuer de manière forte, et enfin, le rapport aux règles qui s'auto-définissent

en fonction de l'ensemble des éléments précédemment énoncés. Cependant, cette pratique qui semble primitive et adaptable subit des pressions énormes de nos jours et doit affronter la densification des villes, un changement d'activités lié à l'arrivée du numérique chez des populations qui auparavant la pratiquaient, la pression plus ou moins forte des politiques pour ou contre ce type de football (pour l'institutionnaliser ou la faire disparaître). Quoiqu'il en soit, le football « sauvage » n'est toujours pas mort et restera sans doute la forme la plus simple et la plus romantique de l'activité footballistique.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

B. Le football des quartiers comme vecteur d'intégration, de transmission ?

Ouvrage :

> Dhorasoo Vikash. *Comme ses pieds*. Editions Points. Paris 14 : Editions du Seuil, 2017, 1ère édition, 194 pages.

> Frédéric Barbe. *La Beaujoire enquête sur un coup d'état urbain*. Editions A la criée. Rezé : Editions A la criée, Mai 2018, 1ère édition, 66 pages.

Articles de revue:

> Christophe Gibout et Christophe Mauny. *La question locale comme nouvelle frontière socio-spatiale : au-delà de l'opposition entre football des villes et football des champs : le football « chez soi »*. Sociologies. Juin 2009.

> Jean-Pierre Augustin. *Génération d'équipements sportifs*. Les Annales de la Recherche Urbaine n°79 (Juin 1998). Sports en ville. Pages 5-13.

Le football des quartiers, définitions,

Le football des quartiers vient, pour ceux qui s'intéressent au sujet, souvent se placer à une échelle proche, mais supérieure à celle du football « sauvage ». En effet, bien qu'elles soient différentes, ces deux pratiques possèdent énormément de similitudes typologiques. C'est ce que nous allons maintenant tenter de définir.

Tout d'abord, je définirais personnellement le football des quartiers comme une pratique tournée autour du lieu. En effet, pour moi, le point central de cet élément du jeu footballistique est le terrain. Cet espace diffère de celui du football « sauvage » précédemment évoqué, car il est clairement identifiable. L'espace de jeu est réfléchi par des entités globales, par exemple des municipalités, avant d'être distribué dans le territoire de manière massive. Depuis les années 90, il s'agit souvent d'équipements appelés « city » placés généralement dans les cœurs névralgiques des cités d'habitation. Le terrain des quartiers est, pour moi, un lieu qui reste ouvert à tous, mais cependant plus régulé que celui de la pratique « sauvage », notamment à cause des limites spatiales créées par la structure d'accueil. Les acteurs qui y pratiquent le football y sont aussi très nombreux, et proviennent souvent du ou des quartiers environnants. Enfin, je finirais par définir le football des quartiers comme la pratique footballistique où la notion d'intégration est la plus forte. Qu'elle soit d'ordre physique, sociale, territoriale ou liée à l'âge, cette intégration est toujours fortement présente sur les terrains de pied d'immeubles.

Pour Christophe Gibout et Christophe Mauny, « *la pratique du football de bas d'immeubles déjà ancienne, fait se retrouver les jeunes dans les « rues et bas d'immeubles », espaces publics de proximité dans leur quartier* ». Ils confirment donc ce que j'évoquais dans ma définition personnelle, concernant la provenance des acteurs du

football des quartiers, en ajoutant toutefois une précision concernant leur âge. Ceux-ci sont des jeunes provenant des quartiers environnants qui viennent jouer car la pratique est « *récréative, libre, mobile dans l'espace et le temps, négociée entre des mêmes pratiquants* ».

De plus, dans son article publié dans Les Annales de la recherche urbaine, consacré aux « *générations d'équipements sportifs* », Jean-Pierre Augustin fait une rétrospective sur l'histoire de cette pratique du football de quartier et de ses infrastructures. Ainsi, il raconte que ces équipements de proximité ont été « *initiés par le ministère de la Jeunesse et des Sports en 1991, [qu'ils] visent à implanter, au cœur des quartiers, de petits équipements ouverts en permanence, d'accès libre et gratuit, et non fondé sur la compétition institutionnalisée* ». Comme moi, l'auteur situe le football des quartiers dans une échelle intermédiaire. Pour eux, « *ces lieux d'activité se situent en position intermédiaire entre les installations structurées et les espaces libres que sont les rues, trottoirs, parkings et les interstices entre les bâtiments* ». Il livre également la « *recette* » architecturale et sociale de la réussite de ces équipements de proximité, expliquant qu'il « *faut concevoir, dans un site favorable, un projet global assurant une intégration urbaine harmonieuse, offrant aux utilisateurs non seulement un outil fonctionnel, mais aussi un lieu convivial où des rapports humains riches peuvent s'établir* ». Il ajoute aussi qu'il « *s'agit d' « intimiser » un espace pour en faciliter l'appropriation ultérieure, sans le fermer, et en lui conférant une valeur scénique à laquelle les jeunes sont particulièrement attachés. Ils aiment voir et être vus* ». Il appuie ici son propos sur le fait que l'espace de jeu du quartier doit avoir valeur scénique. Le joueur joue pour son plaisir personnel, mais aussi pour être observé depuis l'extérieur. Enfin, l'auteur définit, dans son article datant de Juin 1998, le volume que prennent les terrains de quartier. En effet, ceux-ci sont « *prévus de petite taille, généralement de 200 à 400 mètres carrés, permettant la plupart des jeux de ballons et desservant une aire très limitée* ». Il exprime ensuite cela de manière plus descriptive, expliquant que les terrains « *doivent, à l'échelle du quartier, s'organiser en réseaux* ».

d'installations diversifiées afin de limiter les risques de lassitude, de proposer la pratique de plusieurs sports et de favoriser le brassage des jeunes de l'ensemble résidentiel ». Ces termes que développe l'auteur rejoignent mon propos initial et confirment cette réflexion autour de l'importance de la centralité du lieu de pratique.

Le football des quartiers, pratiques,

Après avoir tenté de définir ce qu'était le football des quartiers, je peux maintenant m'attarder sur les pratiques de celui-ci, de manière plus concrète et précise, afin d'en faire apparaître les aspects techniques et spatiaux. Je vais encore une fois essayer d'en extraire les règles, les acteurs et leur lien à l'espace de jeu.

Pour ce qui est des règles, je pense que celles-ci sont de prime abord définies par les acteurs. En effet, étant donné que les enjeux sportifs de la rencontre ne sont pas trop élevés, les joueurs peuvent s'entendre assez facilement sur des règles communes, sans faire trop de concessions. Là encore, le plaisir étant avant tout la motivation première du jeu, celui-ci se ressent quant à la définition de l'utilisation de l'espace de jeu. La notion de distance dans un espace confiné rend complexe certains points fondamentaux du football. Par exemple, le penalty, qui est sans doute dans le football l'occasion de but la plus simple à concrétiser, est, dans le football des quartiers, beaucoup plus difficile car le tireur doit se placer au centre du terrain et viser un but très petit que le gardien occupe massivement. Cette notion d'adaptation des règles est reprise par Christophe Gibout et Christophe Mauny. En effet, ceux-ci expliquent que *« les jeunes connaissent les règles fondamentales du football mais n'en conservent que l'essentiel*

a minima dans le but de vivre les émotions produites par l'opposition. Les données de la pratique sont le fruit de négociations menées selon un registre utilitariste, stratégique et faisant la part belle à la rationalité instrumentale ». Les auteurs racontent ici que le jeu est le moteur principal de la transgression des règles classiques du football et que cette transgression est influencée par l'espace pour les bienfaits de la pratique. De plus, les deux sociologues déclarent que « *si l'espace engendre différents points d'accord, en revanche, le quadrillage du temps paraît beaucoup plus aléatoire. En effet, il y a un accord tacite concernant le début mais le temps total ainsi que sa répartition ne sont pas déterminés. La négociation et l'autonomie constituent les moteurs du jeu de bas d'immeuble* ». Là encore, la règle modèle la pratique, la rendant plus libre. Et comme dans le football « sauvage », la notion de distorsion du temps fait partie prenante des faits décisionnaires de début de rencontre.

Cependant, bien qu'étant aussi une pratique plutôt libre, le football des quartiers possède quelques éléments contraignant. Par exemple, le nombre de joueurs est un sujet vite crucial. J'ai eu personnellement l'occasion de pratiquer cette manière de jouer, et il existe, contrairement au football « sauvage », un nombre idéal. En effet, la taille et la composition du terrain influe sur ce nombre. Lorsque celui-ci n'est pas assez élevé, les espaces laissés par les non-joueurs sont trop importants et le jeu pâtit assez vite de ces vides, avec souvent un déséquilibre notoire. D'un autre côté, si le nombre est trop élevé, le jeu est mis à mal par les espaces trop petits pour un nombre de joueurs trop important. Dans ces cas là, on se retrouve avec des matchs où l'on peut facilement prévoir une bataille acharnée et anarchique au centre du terrain et où le 0-0 final est fort probable. Dans la pratique, il n'est pas rare de voir les joueurs s'arrêter de jouer lorsque le nombre est trop élevé, afin de créer une troisième équipe et effectuer une rotation sur le terrain pour jouer les matchs. A contrario, Christophe Gibout et Christophe Mauny n'entendent pas ce nombre idéal de la même oreille. En effet, dans leur article, ils énoncent que

« l'équilibre numérique ne semble pas a priori constituer une obligation de fait, ni même l'équité absolue dans le rapport de force. Les joueurs sont réunis en fonction de relations affinitaires fortes ». Dans mon vécu, j'ai eu l'occasion de faire face à des équipes réalisées par affinités, mais lorsque la rencontre se déséquilibre, les effectifs sont toujours remaniés.

Il existe cependant des alternatives à ce nombre de joueurs, grâce notamment au fait que les règles ne soient pas figées et globales. En effet, dans cet espace confiné où la présence d'un individu de trop peut faire basculer l'équilibre d'un match, il est possible de jouer sur la mobilité des gardiens de buts. Cela permet de convenir d'un nombre raisonnable de joueurs au cœur du jeu sans pour autant chambouler les forces en présence. Il est aussi possible de définir les limites, dans une moindre mesure que sur un terrain sans barrières certes, mais il est possible de les faire évoluer quelque peu. En effet, sur les terrains de pied d'immeuble, il existe des lignes tracées sur le gazon sablonneux artificiel qui peuvent être prises en compte lorsque le nombre de joueurs est trop faible. Cependant, lorsque ce nombre augmente, les limites peuvent s'élargir jusqu'aux parois périphériques du terrain. Ainsi, mes dires sont confirmés par les deux sociologues. En effet, ceux-ci disent que « l'espace de jeu est ainsi apprécié selon la notion de distance entre les cibles matérialisées de façon sommaire et les divers points du terrain. Les éléments disponibles dans l'environnement servent le plus souvent de point d'appui et point d'accord ». De ce fait, si les éléments sont changés pour un meilleur déroulement du jeu, la pratique influe sur l'espace. De plus, les auteurs expliquent que « la pratique de « pied d'immeuble » se caractérise par une organisation spatio-temporelle qui, au lieu d'être reproductible, s'adapte aux caractéristiques de l'environnement dans lequel elle se déroule ». Ils extraient donc la notion d'adaptation. Celle-ci peut être spatiale, mais peut aussi être temporelle et mettre l'espace au service de la pratique. Ainsi, ils développent leur propos en annonçant que « cette adaptation a pour fonction de permettre au jeu de se mettre en place et non au

football d'exister ».

L'intégration par le football,

J'aimerais maintenant me concentrer sur ce qui fait, pour moi, l'essence même de cette pratique, à savoir les notions d'intégration et de partage. En effet, si l'on s'attarde un peu sur les acteurs de cette pratique, ceux-ci proviennent souvent de milieux socio-ethniques différents. Ce n'est pas rare sur un terrain de quartier de se retrouver avec des personnes provenant de groupes d'amis différents, avec des origines familiales diverses et venant parfois même de quartiers voisins. Cependant, il n'est pas rare non plus de voir ces groupes qui pourraient de manière simple se diviser en deux équipes distinctes (Malakoff contre Beaulieu, les Marocains contre le reste du monde, les t-shirts blancs contre les autres, la bande de Malik contre le groupe de Yaya...), proposer un mélange des joueurs pour un meilleur équilibre du match. Ainsi, bien qu'étant une pratique où la notion de l'individu est centrale, celle de l'équilibre y est encore plus primordiale. Sans équilibre le jeu perd de sa saveur, et l'individu voit ses exploits personnels perdre de leur valeur. Pour illustrer ces notions, le livre de Vikash Dhorasoo est très intéressant. En effet, grâce à son vécu personnel, l'ex-international raconte que son quartier *« respire la mixité et le métissage sans qu'il soit besoin de le dire », que là-bas « on se mélange, on se parle, et on devient vite polyglotte, enfin on apprend surtout les insultes de tous les pays ».* Il avoue ensuite que *« c'est grâce à ce quartier [qu'il a] pu visiter l'Inde, l'Ile Maurice, la Chine et le Sénégal, un tour du monde sans bouger de [sa] cité ».* Au-delà du récit de vie, les sociologues Christophe Gibout et Christophe Mauny décrivent manière plus scientifique cette notion de rassemblement par le football, expliquant que *« l'individu*

représente l'enjeu central de la confrontation collective dans la mesure où la dimension spectaculaire du geste technique prend le dessus sur l'organisation collective structurée ». Et si l'on décrypte un peu plus en profondeur cette phrase, on se rend compte que les joueurs viennent ici de manière libre, pour s'exprimer physiquement dans un espace où ils ne sont confrontés qu'à leurs règles personnelles.

Dans le football des quartiers, la question de l'intégration par l'âge est également centrale. Ce n'est pas rare de voir des « petits » jouer contre les « grands », utilisant leurs qualités de « joueur de poche » pour se faufiler dans des espaces confinés. Régulièrement, ceux-ci proposent même de faire des matchs où les « petits » jouent contre les « grands », et souvent au bout de quelques minutes seulement, les équipes sont remaniées car le décalage physique est trop important. Mais la différence d'âge et de niveau de maturité physique n'est pas la seule qui vise à intégrer. La notion de physique brute est acceptée comme elle se devrait dans toutes les sociétés. Il est possible dans le football de quartier de jouer tel qu'on est façonné physiquement. Qu'on soit petit, grand, maigre, gros... peu importe du moment que l'on puisse jouer. Il en va de même pour le niveau de jeu. C'est très rare de voir un joueur se voir refuser la participation au match parce que son talent n'est pas égal à celui des autres. Et c'est même très fréquent de mettre dans la même équipe le joueur au plus faible niveau avec celui qui est le plus fort, afin d'équilibrer au maximum les débats. Enfin, toutes ces caractéristiques font du terrain de quartier un véritable espace de paix. Alors certes, des conflits peuvent toujours éclater suite à une discorde liée au jeu ou aux antécédents personnels entre quelques joueurs, mais cela reste néanmoins très rare. Généralement, les matchs se déroulent dans le respect des adversaires, plus encore lorsque les équipes « mixent » les joueurs pour équilibrer la rencontre. En effet, c'est pour moi le fondement de ce lieu de jeu que de pouvoir être une sorte de lieu de droit pour tous où les notions d'appartenances à un groupe, un quartier ou à une religion sont mise de côté le temps d'un match. Peut-être que c'est ici que peut se trouver la laïcité, et où

les conflits entre quartiers peuvent se régler de manière douce en se fondant dans le jeu. Car, le jeu est le centre de tout dans le football des quartiers, mais le jeu est aussi géographiquement situé au centre de tout (avec son implantation privilégié au beau milieu des immeubles d'habitation). Et s'il existe toujours et de manière fréquente des moqueries, du « chambrage », et bien il s'agit sans doute plus de dédramatisation que de véritables attaques personnelles. Frédéric Barbe écrit d'ailleurs cette phrase qui illustre, à mon sens, parfaitement le football des quartiers, à savoir qu'il « *y a comme un parfum de culture dans le football. Il y a la diversité* ». Enfin, Christophe Gibout et Christophe Mauny racontent que « *l'approche stratégique et tactique du jeu collectif est supplantée par la recherche de l'exploit technique individuel. La situation duelle opposant deux joueurs est révélatrice de cette forme de pratique* ». Au-delà de l'aspect purement technique de cette citation, ce que j'y vois personnellement, c'est que les joueurs, bien qu'ayant des rivalités externes à l'espace confiné du terrain, ne vont sur celui-ci que chercher à s'affronter dans le jeu. Et c'est en cela que le football des quartiers mérite plus d'attention à mon sens, car la pratique peut faire oublier aux joueurs, l'espace d'un instant, leur appartenance à un espace, un territoire, un quartier ou un pays.

Pour en finir avec l'intégration, je voudrais évoquer brièvement l'intégration rare mais réelle des footballeurs professionnels grâce à la pratique du football dans les quartiers. Car si l'espace est nécessairement façonné de manière à laisser visible les joueurs, parfois ce sont les yeux d'un recruteur qui viennent se poser sur les gamins du quartier. Ainsi, qui de mieux que Vikash Dhorasoo pour déclarer que lorsqu'il « *pense à [son] quartier, [il] pense évidemment à [sa] carrière de footballeur. Tout ce qui [lui] est arrivé est conditionné par ce bout de terrain, en bas de [son] immeuble* ».

En conclusion, je peux donc définir le football des quartiers comme une pratique plus facile à cadrer et à énoncer que la pratique « sauvage », mais qui reste à expérimenter afin d'en discerner les lignes directrices fortes. Il est donc possible de cerner des aspects inamovibles de cette pratique telle que les caractéristiques presque universelles du lieu de jeu, l'égalité de tous face à la pratique (grâce à sa gratuité et son état d'esprit visant à l'intégration), la notion de temps qui peut fluctuer de manière forte, le nombre idéal de joueurs recherché, et enfin, le rapport aux règles qui s'auto-définissent en fonction de l'ensemble des éléments précédemment énoncés. Cette pratique se place donc à un échelon supérieur à celui du football « sauvage », puisqu'elle existe grâce au lieu. Celui-ci est créée de toutes pièces par les institutions municipales et/ou régionales, mais pourtant, la pratique ne s'inscrit pas dans les institutions footballistiques et reste donc libre. Le football des quartiers peut donc se définir comme une pratique d'entre d'eux, accessible, gratuite mais ancrée dans des territoires spécifiques.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARBITRAGE FOOTBALLISTE
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT DE PROPRIÉTÉ

C. Le football en club; le jeu au service de l'institution ?

Ouvrage :

> Dhorasoo Vikash. *Comme ses pieds*. Editions Points. Paris 14 : Editions du Seuil, 2017, 1ère édition, 194 pages.

> Frédéric Barbe. *La Beaujoire enquête sur un coup d'état urbain*. Editions A la criée. Rezé : Editions A la criée, Mai 2018, 1ère édition, 66 pages.

Articles de revue:

> Christian Bromberger. *Football et identité urbaine : la fin d'une époque*. Place publique n°28 (Août 2011). Pages 6-14.

> Alain Croix. *Le football, reflet des ombres et des lumières d'une société*. Place publique n°28 (Août 2011). Pages 37-42.

> Collectif 3001. *Quartiers sensibles et football plaisir*. Place publique n°28 (Août 2011). Pages 61-63.

> Christophe Gibout et Christophe Mauny. *La question locale comme nouvelle frontière socio-spatiale : au-delà de l'opposition entre football des villes et football des champs : le football « chez soi »*. Sociologies. Juin 2009.

> Jean-Pierre Augustin. *Génération d'équipements sportifs*. Les Annales de la Recherche Urbaine n°79 (Juin 1998). Sports en ville. Pages 5-13.

Le football des clubs, définitions,

Pour moi, il est assez difficile de concevoir le football en club, puisque je ne l'ai personnellement jamais pratiqué. Cependant, j'ai eu l'occasion d'en débattre longuement avec des amis qui y ont été plongé depuis leur tendre enfance et il se trouve que les espaces et les pratiques y sont très proches de celles que j'avais dans mon club de sport. Je définirais le football en club comme une pratique où le joueur se fond dans un système, géré par une entité plus forte que tout le reste ; le club. Le club amène à la pratique une structuration. Cela passe par une multitude d'infrastructures architecturales avec des fonctions précises et diverses (centre d'entraînement, stade, bureaux...) et par une hiérarchie établie où chacun possède sa place et où les frontières sont quasi-inamovibles (président, directeur général, joueur, supporters...). Cela passe également par une régulation plus précise du temps (entraînements, matchs, mise au vert...) et par une appartenance à un collectif de grande échelle (le club, le territoire local...).

Pour Frédéric Barbe, le football professionnel est une entité qui se partage et appartient à ceux qui s'y investissent et s'y reconnaissent. En effet, celui-ci déclare que « *le football professionnel malgré tous ses errements et ses scandales présente bien des caractères d'un commun – un commun peut-être paradoxal et menacé, mais un commun quand même* ». L'auteur appuie son propos sur le fait que le football professionnel, bien que souffrant de notre époque où la prise de contrôle politique, sociale, même architecturale, semble de premier ordre, résiste grâce à son essence même d'objet populaire. Le géographe va même renseigner son propos, ajoutant qu'il s'agit même d'un « *double commun* », avec le « *stade et le club* ». Ici, l'élément fort auquel il fait appel est celui du stade, lieu de rassemblement, à l'échelle importante dans la ville et mettant l'architecture au service du

symbole.

Christian Bromberger, va exactement dans le même sens, déclarant dans le numéro de Place publique d'Août 2011 que « *la capacité de mobilisation est l'une des raisons de l'extraordinaire popularité du football. Chaque confrontation permet d'exalter l'une des facettes (locale, professionnelle, régionale, ethnique, religieuse, nationale...) de l'identité des spectateurs* ». Si l'on devait définir le football en club, il serait impossible de passer à côté de la part importante de supporters qui suivent et défendent le club et sont partie-prenante de son histoire, de ses valeurs, et des décisions quant à l'aspect de ses infrastructures. De plus, Christophe Gibout et Christophe Mauny, affirment que « *[la pratique sociale de référence] se déroule dans le « beau » stade. Elle est institutionnalisée, régulée, bornée. Elle est représentative de la société sur la base de laquelle elle a pu tout au long de son histoire vivre des transformations* ». Ainsi, ils insistent premièrement sur la notion du lieu et de l'importance de celui-ci à être « fort » et marquant, afin d'y recevoir un attachement puissant. Ensuite, ils appuient leur propos sur la régulation liée à la pratique, qui dissocie le football en club des deux autres évoqués précédemment. Enfin, ils parlent de la projection que pratique la société sur le club, et qui lui profèrent des valeurs et des directions à prendre.

Le football en club, pratiques,

Les pratiques dans les clubs sont sans doute les plus normées que l'on puisse trouver dans le circuit du football. En effet, si la taille et le rang qu'a le club par rapport à son territoire influe sur l'importance de ces règles, même un petit club de quartier régit les pratiques des

joueurs selon un ordre bien établi. Ainsi, la présence d'acteurs divers et variés rigidifie le système. Dans un club de football, qu'il soit amateur ou professionnel, il existe une structure quasi-identique, qui se décline selon les échelles. Chacun a un rôle bien précis et doit réaliser ses tâches afin de faire progresser l'ensemble, suivant une direction commune fixée par une personne ou un groupement de personnes. En effet, les deux sociologues Christophe Gibout et Christophe Mauny racontent que « *les interactions sociales entre les joueurs sont d'abord symbolisées par le port du maillot qui stigmatise leur appartenance à un milieu, un environnement* ». Les joueurs sont donc un maillon d'un chainage plus grand, et ils ne représentent qu'une partie immergée d'un système d'ensemble qui fonctionne autour d'une structuration. De plus, les auteurs disent que « *les joueurs constituant l'équipe de football sont réunis selon des critères de performance technico-tactique, ce qui explique la diversité des provenances géographiques* ». Cela montre qu'il existe une recherche ciblée de joueurs afin d'imprimer une identité général et qu'il n'y a donc pas d'individualités qui se placent au dessus du collectif.

De plus, la notion de récurrence tient une part importante dans le dispositif général du football en club. En effet, tout s'articule autour d'une routine qui fonctionne de manière journalière, hebdomadaire et annuelle. Que ce soit les entraînements, souvent au nombre de deux ou trois par semaines, les matchs qui se jouent généralement le Samedi ou le Dimanche, les Conseils d'Administration, les fêtes de Noël et de fin de saison... Tout s'enchaîne de façon régulière et identique au fil du temps. De plus, les terrains sont géométriquement identiques et normés (plus ou moins) de la même façon ici à Nantes, à Phnom Penh au Cambodge, ou à Buenos Aires en Argentine. Les dimensions varient entre 90 et 120 mètres pour la longueur et entre 45 et 90 pour la largeur. Cependant, les dimensions régulières sont souvent situées autour de 100 mètres de long pour 65 mètres de large. Le nombre de joueurs évoluant sur cette aire de jeu est, lui, toujours le même, à savoir 11 joueurs par équipe (gardien compris), et donc 22 au total. On

peut également noter dans le football en club la présence d'arbitres, qui n'existent pas dans les matchs de football « sauvage » ou de football des quartiers. Les deux sociologues évoquent la récurrence lorsqu'ils énoncent que « *cette pratique se distingue des autres par son organisation spatio-temporelle très structurée* » et parlent d'un « *espace de jeu normé dans ses dimensions* ».

Le football en club obéit également à un système global qui peut se décliner au fil des échelles. En effet, ce système spatial et de pratique du football peut se jouer à différents niveaux. Et, entre le niveau local, régional ou national, la différence typologique n'est pas forcément gargantuesque. En effet, les clubs se situent dans des ligues où les matchs sont joués contre les clubs voisins ou plus lointains. Le Collectif 3001, installé à Nantes, et promouvant la pratique égale du football pour tous, regrette d'ailleurs le fait que « *conduire les jeunes footballeurs à des rencontres sportives nationales, voire internationales – permettant de découvrir d'autres régions et de travailler ainsi sur la mobilité hors du quartier pour appréhender le monde autrement – devient également quasi impossible du fait des moyens humains et financiers* ». Car il s'agit là d'une des missions premières des clubs de petite échelle, que de faire découvrir aux jeunes joueurs le sport de compétition, mais également de leur ouvrir les yeux sur le monde et leur avenir dans la vie. De plus, on peut ajouter à ce jeu d'échelle le fait que les clubs possèdent ou non des infrastructures de même taille. Il est d'ailleurs normal que, plus une ville est dense, et plus ses équipements sont volumineux et compétitifs. Ainsi, Vikash Dhorasoo explique qu'il a « *évit[é] de [se] retrouver dans un centre de formation à treize ans avec des garçons de [son] âge* » et que c'était peut-être ça, sa « *chance : [d'avoir] un club professionnel dans [sa] ville* ». Il existe donc dans ces échelles une part de chance, de se trouver au bon endroit au bon moment, mais également une qualité diverse des équipements. En effet, après avoir traversé bon nombre de paliers et de structures liées au football, l'ex-international est en mesure de dire que « *aujourd'hui, pour jouer au foot, [il a] besoin que ce soit propre, clair* ». Il en est arrivé

au stade ultime du panel de ce système, partant de la structure d'un club de quartier pour finir dans celle des plus grands clubs du monde. On pourrait synthétiser le cheminement au travers des échelles des clubs, grâce à cette phrase écrite par Christophe Gibout et Christophe Mauny, qui expliquent que « *l'espace de jeu normé dans ses dimensions permet de dépasser le cadre local pour s'exporter vers le régional, le national ou/et l'international* ». Tout semble bâti pour que le système puisse se développer.

Enfin, on peut noter la notion de public, qui amène à la pratique des enjeux, de la pression et une rivalité plus forte lors des rencontres. Cela passe également au niveau spatial par des démonstrations de forces des différents supporters. En effet, il est assez fréquent de voir des défilés dans les centres-villes juste avant des matchs à enjeu, et dans le stade, l'objectif numéro un est de faire le plus de bruit possible. D'ailleurs, si on prend des cas de figure récents comme à Marseille par exemple, le stade a été agrémenté d'une résille structurelle permettant l'amplification des cris produits par les fans du club. De plus, pour revenir sur l'exemple de Nantes, lorsqu'il y a un match à la Beaujoire, les festivités commencent dès le moment où, dans le tramway, les groupes de spectateurs et de supporters commencent à chanter à l'unisson. Frédéric Barbe confirme d'ailleurs très bien ces propos en expliquant que « *les personnes qui viennent à la Beaujoire pour la première fois regardent toujours deux spectacles, le match bien sûr, mais aussi la tribune Loire* ». Pour avoir vécu l'expérience de manière personnelle, et cela à plusieurs reprises, il est vrai que ce véritable « *mur jaune et vert* » possède une forme d'attraction démentielle. Les sens du spectateur lambda sont souvent happés par ce spectacle humain dépassant les enjeux du match, et laissent l'attention se porter hors du jeu footballistique pendant plusieurs minutes.

Le football en club, vers une pratique régulée,

Suite à cette description des pratiques, je peux maintenant me pencher sur cette institutionnalisation du sport et ses conséquences sur le système. Pour moi, cette institutionnalisation passe par l'utilisation de grands équipements à vocation collective. Je vais donc essayer de décrire un peu plus en détail, comment, selon moi, les infrastructures architecturales des clubs de football peuvent jouer un rôle sur la pratique de celui-ci. En effet, on peut trouver diverses typologies d'architectures dans ce système. La plus évidente est sans aucun doute le stade. C'est le lieu qui fait l'interface entre le club et les partisans, l'architecture doit donc s'inscrire dans une doctrine et faire passer un message précis. Celui-ci peut être de l'ordre de la puissance, on peut penser à l'Estadio Santiago Bernabeu à Madrid qui transmet les valeurs du club qui sont la suprématie, l'investissement sans compter sur les meilleurs afin d'avoir le monopole de la victoire. Lorsque le spectateur est face au stade, il est confronté physiquement à la force de l'institution. L'architecture peut aussi s'inscrire dans un registre plus modeste et défendre les valeurs de clubs plus « familiaux » comme le stade Michel d'Ornano à Caen ou le Roudourou à Guingamp. Dans ce cas, il s'agit plus de conserver une forme de proximité entre les spectateurs et les joueurs. L'architecture peut également être utilisée pour montrer une volonté de changement. C'est par exemple le cas du club de Bordeaux qui a décidé au moment de l'Euro 2016 de bâtir un nouveau stade hyper moderne, afin d'assurer sa transition politique de club, délaissant au passage le stade historique Jacques Chaban Delmas. C'était le même cas de figure quelques années auparavant à Nantes, avec la construction de la Beaujoire pour l'Euro 1984, et l'abandon du stade historique Marcel Saupin. A contrario, certains clubs décident délibérément de conserver leurs enceintes historiques, malgré l'expansion économique. On peut prendre l'exemple du stade Jules Deschaseaux au Havre qui a ouvert en 1931 et qui est toujours

le même aujourd'hui, n'ayant subi que trois rénovations. D'ailleurs, c'est sans doute grâce à cette volonté de conserver l'historique, que quand Vikash Dhorasoo déclare que « *le Havre est une ville dure où le football tient une place importante* » qu'il « *réunit la ville* » et que c'est « *une jolie histoire d'amour qui se joue au stade, à l'entrée de la ville* » que l'on imagine très bien l'attachement populaire qui se joue autour du club dans la ville. Celui-ci raconte aussi que « *le Havre était [sa] ville* » et que « *le stade va devenir [sa] maison* ». C'est ici que l'on peut entrevoir la transmission de la philosophie par la conservation d'un mythe architectural dans un contexte urbain mouvant. Dans cette veine architecturale, on peut aussi citer le stade Vélodrome à Marseille, qui lui a fait l'objet d'extensions afin d'augmenter sa capacité mais n'a jamais été délocalisé.

Dans le domaine de l'architecture, il existe aussi la face cachée de la pratique du football en club, et notamment professionnel, avec toute une partie liée aux entraînements, à la formation et à l'administration. En effet, si l'on prend encore une fois l'exemple Nantais, le centre sportif José Arribas, rassemble en son sein les trois entités précédemment énoncées. Ainsi, au cœur du quartier de la Jonelière, on peut y trouver le siège administratif du FC Nantes, son centre de formation et son centre d'entraînement. Si on fait un rapport d'échelle entre le complexe de la Beaujoire et celui sur les bords de l'Erdre, le second est un peu plus grand que le premier, et pourtant quasi-invisible au niveau urbain. C'est le cas de bon nombre de centres d'entraînement dans le monde, avec comme exemple qui m'a le plus marqué, celui de Leipzig, plus grand mais impossible à discerner, car situé en face du grand stade.

Ensuite, la notion de collectif évoquée précédemment dans les définitions et pratiques mérite d'être approfondie. En effet, les différents acteurs doivent obéir à des règles spatio-temporelles strictes afin d'assurer un bon fonctionnement de l'ensemble. Ainsi, l'assiduité et l'obligation de présence aux rassemblements, qu'ils soient de l'ordre de l'entraînement, de la mise au vert, ou de match est une des règles

fondamentale de l'organisation en club, que ce soit le petit club de quartier ou le grand club professionnel (avec toutefois des charges temporelles et des exigences différentes). De plus, à un niveau hiérarchique, le club se place au dessus des individualités. C'est donc quasiment impossible de nos jours de trouver des clubs dirigés par une personne seule, il y a toujours cette notion de membres agglomérés, entre salariés et bénévoles, possédant des positions hiérarchiques bien définies. Les sociologues Christophe Gibout et Christophe Mauny décrivent d'ailleurs le football en club comme un ensemble dans lequel *« la valeur du groupe supplante l'individu dans la mesure où ce dernier participe à la recherche de l'efficacité collective et de l'efficience d'une organisation rigoureuse »*. Ils confirment que *« ce sont les postes qui organisent la pratique individuelle »*. On peut également noter que quel que soit le stade ou le club, la foule et le public y tiennent une place très importante. D'ailleurs, Vikash Dhorasoo déclare que *« le stade, c'est un lieu d'exutoire social où tout est autorisé ou presque, et c'est très bien ainsi »*, c'est dans ce lieu et dans les moments de matchs que le supporter lambda peut clamer son appartenance au collectif fort. De plus, la doctrine du club passant par le collectif peut permettre de montrer certaines idées d'identité collective. Ainsi, lorsque Christian Bromberger dit que *« la composition d'équipe a longtemps offert une autre métaphore expressive et grossissante de cette identité collective »*, celui-ci démontre que dans certains cas, les origines des joueurs reflètent la population des supporters. On peut se référer à des cas extrêmes comme l'Athletic Bilbao en Espagne, qui ne recrute volontairement que des joueurs d'origine basque. Cependant, Alain Croix déplore en 2011 une perte de l'attachement de cet esprit collectif au territoire sur lequel il se situe. Ainsi, il déclare que *« le lien territorial est défunt, ou très peu s'en faut »*, il regrette *« le temps où les clubs recrutaient leurs joueurs dans la ville ou sa banlieue [...] le temps où un joueur montait de son petit club local au grand « club-phare » de la ville voisine »*. On peut donc noter l'évolution extrêmement rapide qu'à eu l'état d'esprit lié à la pratique du football en club entre le moment où Vikash Dhorasoo faisait carrière et celui où Alain Croix rédigeait son

article.

Enfin, on ne peut pas parler du football en club sans évoquer la notion d'économie. En effet, même dans les clubs de moindre échelle, les questions d'argent se posent vite. Car aujourd'hui le football semble ancré dans une réalité économique plus grande que lui. On peut prendre facilement les exemples du Paris Saint Germain ou de Manchester City, qui sont financés par des entités venant du Moyen-Orient et aux méthodes d'enrichissement douteuses. Mais sur le plan local, le FC Nantes appartient lui aussi, du moins légalement à la société de l'homme d'affaire franco-polonais Waldemar Kita. D'ailleurs, Vikash Dhorasoo critique ouvertement ce système affirmant que d'avoir passé « *quinze ans dans [son] club de cœur, et cinq ans chez les pros* » c'était sa chance, que c'est cela « *que ratent les générations actuelles, délocalisées très jeunes, vendues très tôt à un système capitalistique bien rodé et néanmoins très amateur* ». Il parle d'un « *système dans lequel faire circuler des hommes, c'est surtout faire circuler de l'argent* ». Christian Bromberger va également dans son sens, dénonçant le fait que « *la globalisation, la prépondérance de plus en plus marquée de l'économique sur le culturel, la transformation des clubs en entreprises privées du spectacle ont entraîné un processus d'autonomisation des clubs et des équipes par rapport aux villes mais surtout on modifié le jeu d'identification entre le public et les vedettes de « son » équipe* ». Cela revient au niveau architectural à ce que j'évoquais précédemment avec le choix des infrastructures pour marquer ou non son appartenance à ce système capitalistique de masse. Sans entrer dans plus de détails politiques, économiques et éthiques, cette omniprésence de l'argent dans le football lui apporte une caractéristique fondamentale de la pratique en club ; à savoir la compétition. Car si la rivalité existait entre clubs voisins, l'argent lui a conféré une valeur plus intense. L'objectif principal lorsque l'on dirige, finance, aide bénévolement ou joue dans un club, c'est l'obtention de résultats.

En conclusion, je peux donc définir le football des clubs comme appartenant à la dernière échelle possible. Il est cependant important de noter qu'il existe un rapport d'échelle important au sein même de la pratique en club. En effet, le football en club se base sur des aspects tels que l'organisation, la hiérarchie des acteurs, la présence de l'argent, la notion forte de compétition, et enfin, l'inscription dans un système aux échelles élargies (championnat). Selon les réponses apportées à ces aspects les clubs se classent dans des catégories spatiaux-économiques qui leur sont propres. Cette pratique est également la plus visible grâce notamment à ses infrastructures d'échelle plus importantes, ainsi qu'à sa diffusion dans les médias, qu'ils soient en format papier ou numérique. Le football des clubs peut donc se définir comme une pratique institutionnalisée, figée dans un système et obéissant à des règles globales. Incidemment, cette pratique devient la plus disputée dans un rapport compétitif, où les enjeux liés au résultat sont, au-delà de l'aspect sportif, les marqueurs de la puissance d'une philosophie ou d'un territoire.

Conclusion :

« On voit l'extraordinaire plasticité du football... C'est d'abord un jeu, devenu un sport, amateur puis professionnel, sans doute le plus universel des sports. C'est aussi un spectacle, une activité économique, un marché mondial où circulent des hommes, joueurs et entraîneurs, et des sommes, souvent considérables. C'est enfin de la passion, de l'identité, de l'attachement à un passé et à un territoire, une ville ou un pays. »

Edito, Place publique n°28 (Août 2011).

Pour conclure cette première partie sur le football à travers ses diverses échelles, on peut noter la multitude de pratiques que peut prendre un jeu à priori simple, consistant à courir après une balle, la frapper avec le pied et tenter de marquer plus de buts que son adversaire.

En effet, la nature du lieu (allant de la cage d'ascenseur au stade international), le nombre d'acteurs (allant du duel en 1 contre 1 à des matchs à 40 joueurs), leur raison de pratiquer (allant du simple jeu entre amis au match officiel), leurs conditions sociogéographiques (allant du match entre immeubles voisins aux matchs entre pays opposés) sont autant de paramètres qui entrent en compte dans la diversité que peut prendre la pratique.

Après avoir défini un peu plus clairement ces notions dans cette première partie de rédaction, il est maintenant temps de les mettre en contexte avec quelques exemples typologiques observés et analysés dans la métropole nantaise.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

> **Partie 2 : Mise en contexte de quelques pratiques et espaces du football dans la métropole Nantaise**

Introduction :

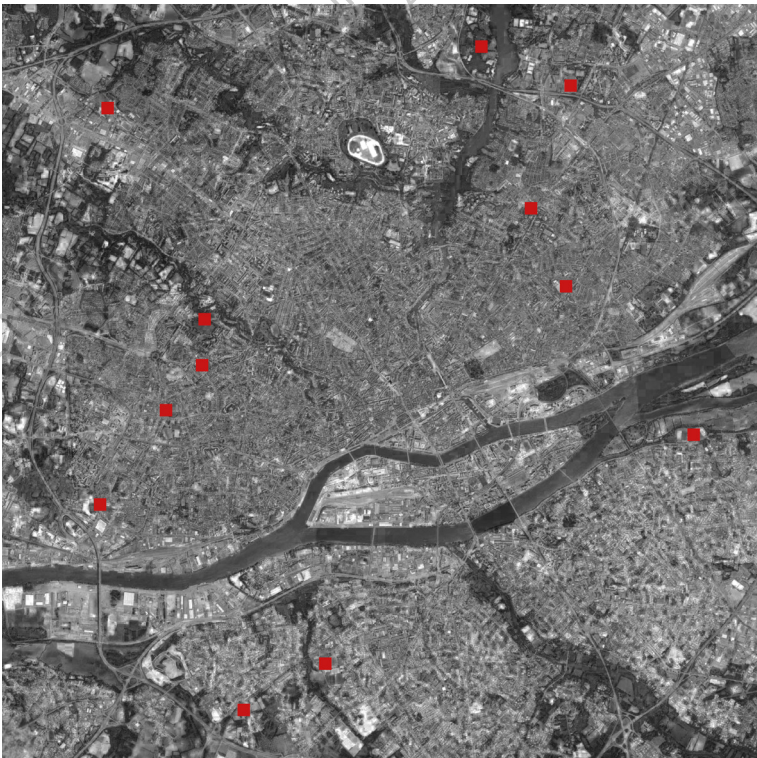
« En compétition ou en loisirs, traditionnels ou émergents, pour le simple bien-être, tous les sports sont dans la nature des Nantais ! Ils s'exercent grâce à un tissu associatif dense et dynamique, et un soutien affirmé de la Ville. Une volonté : l'accès au sport pour tous, dans des équipements municipaux de qualité, nombreux et variés, dans tous les quartiers. »

Site internet de la ville de Nantes, rubrique Sport

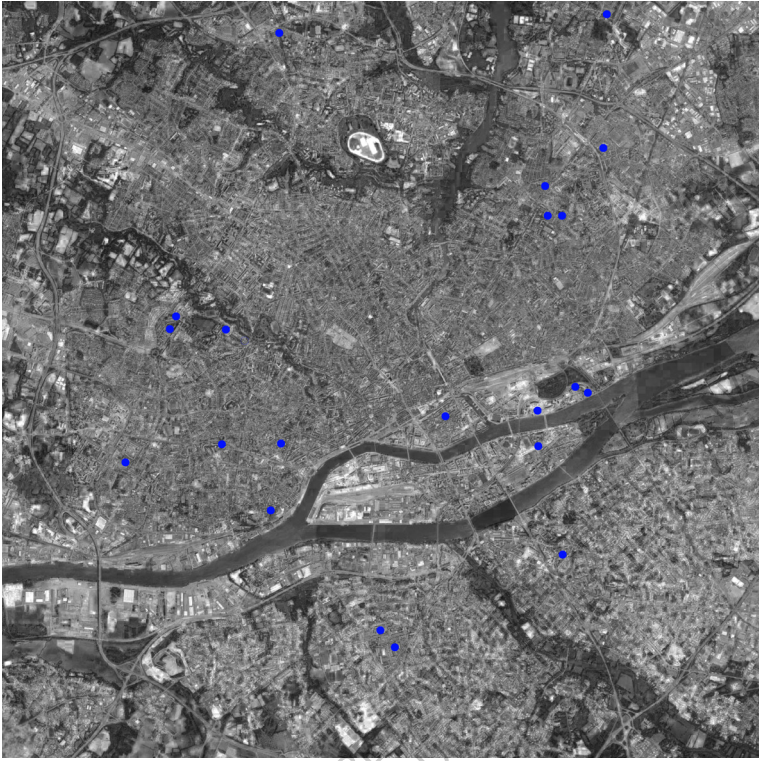
Dans ce second temps de rédaction, je vais mettre dans leur contexte quelques exemples de pratiques du football dans la ville de Nantes. Ces exemples ont tous été observés, puis analysés par mes soins. Certains sont également des cas pratiques que j'ai moi-même expérimentés pour ma pratique personnelle. Il aurait également été intéressant d'avoir l'avis direct de certains acteurs. Je pense notamment aux « concepteurs » de ces espaces où l'on joue au football (le service des sports de la ville, les architectes en charge de la création de certaines infrastructures...), mais les rencontres envisagées n'ont jamais pu être menées à bien. Je vais donc m'appuyer sur le discours officiel de ces acteurs, utilisant celui figurant dans les diverses pièces de communications que j'ai pu trouver, ainsi que sur les observations que j'ai moi-même pu mener sur le terrain.

A. Les pratiques footballistiques à Nantes, déclinaison d'exemples

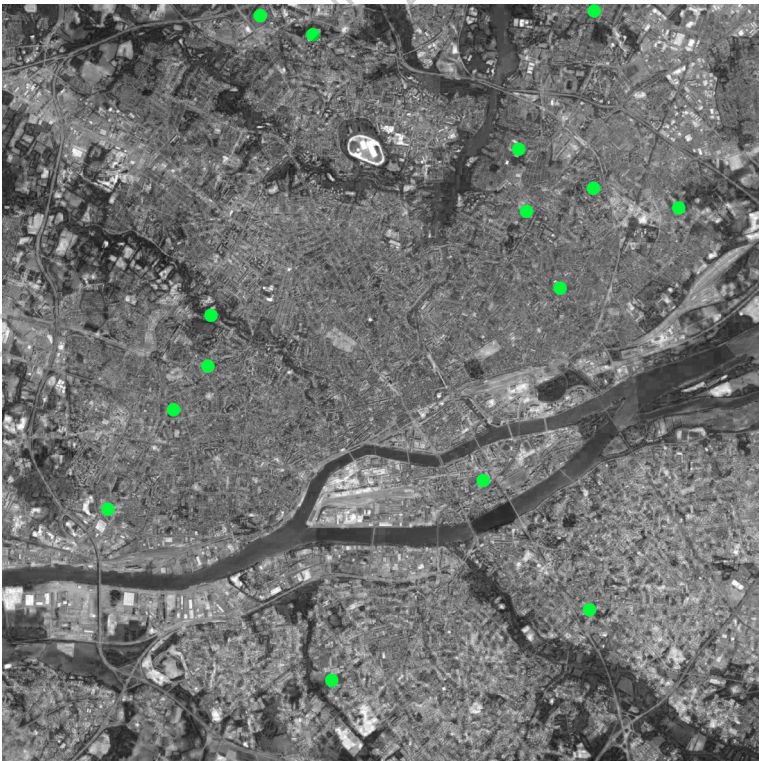
Pour aboutir à la déclinaison que vous allez pouvoir parcourir, j'ai observé et pratiqué dans plusieurs espaces où l'on joue au football dans la ville de Nantes. Ceux-ci ont été, par la suite, analysés et comparés, par le prisme d'une grille d'observation contenant les codes théoriques précédemment énoncés lors de la première partie. On peut y retrouver par exemple des catégories liées aux caractéristiques des joueurs (nombre, âge, volonté première pour jouer...), mais aussi aux caractéristiques spatiales des terrains pratiqués (situations dans la ville, matérialité, taille, franges spatiales environnantes...), et enfin à la notion de règles et des définitions de celles-ci. Dans chacun de ces cas de figure, l'analyse est basée sur le lien entre l'espace et la pratique.



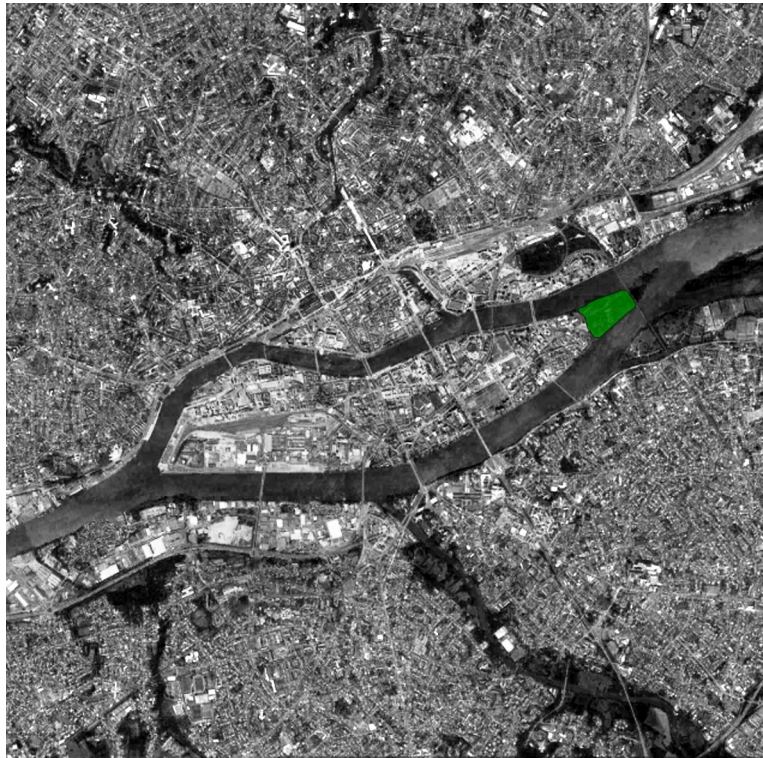
Terrains de football avec surface de jeu en herbe



Terrains de football de type city



Terrains de football avec surface de jeu en synthétique



Vue aérienne à 1000 mètres d'altitude



Vue aérienne à 500 mètres d'altitude

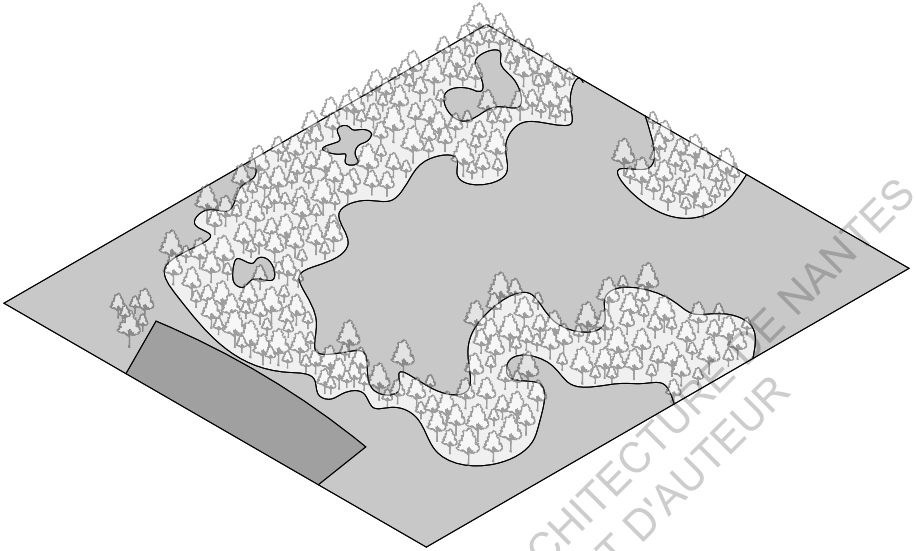
Le premier exemple que je vais développer est celui d'un match que j'ai pu observer en Novembre 2018, prenant place au centre du parc du Crapa. Le match mettait en opposition 16 joueurs, uniquement des hommes, et répartis en deux équipes de 8 joueurs. L'écart d'âge entre le benjamin et le doyen semblait être assez grand. Ainsi, lorsqu'à la fin de la rencontre, j'ai interrogé les joueurs, ceux-ci m'ont expliqué qu'ils avaient tous un âge compris dans un intervalle allant de 23 ans à 47 ans. Ils habitaient tous respectivement dans le quartier Malakoff et dans le quartier adjacent au parc, et se retrouvaient ici de manière régulière tous les dimanches matins à 10h « *si le temps le permet, jusqu'à ce qu'il fasse trop froid* ». Cette période temporelle qui correspond au froid est souvent comprise, d'après les joueurs interrogés, « *de mi-décembre jusqu'à fin Février* ».

Si l'on se concentre maintenant un peu plus sur l'espace physique du terrain de football sur lequel ils pratiquent, celui se situe plutôt au cœur de la ville, dans l'un des espaces verts laissés par la municipalité pour une évacuation possible dans la nature des habitants, en limitant toutefois les déplacements vers la campagne ou le littoral. Ce parc, qui se trouve à la pointe Est de l'île de Nantes, n'est donc à l'origine pas conçu et pensé pour la pratique du football. En effet, l'herbe n'est pas tondue de manière assez régulière, le terrain possède une topographie légèrement inclinée et est ponctué de quelques trous. De plus, aucune limite spatiale n'existe et, à première vue, cet endroit paraît difficile pour jouer. En résumé, il s'agit d'un terrain vierge que certains acteurs saisissent et s'approprient, juste pour le temps court mais régulier d'une partie de football. D'ailleurs, ce parc du Crapa est davantage un lieu prisé par les promeneurs (avec ou sans chien), les coureurs (réalisant parfois le parcours santé mis à leur disposition), les parents qui y emmènent leurs enfants jouer et les riverains qui peuvent y trouver un endroit où se rassembler en plein air (avec la mise à disposition de barbecues, tables, bancs...). Ce parc est d'ailleurs un lieu très vivant pendant les week-ends et durant l'été, mais se retrouve complètement désert le soir et en hiver ; ce qui n'est pas très étonnant

dans la mesure où il est peu éclairé. Lorsque j'ai observé cette partie depuis un banc, il y avait quelques coureurs s'exerçant en ce dimanche matin, mais le parc ne semblait finalement être habité que par les 16 acteurs courant après le ballon au centre de la clairière.

L'espace du parc utilisé ce jour là par les 16 joueurs était une portion de pelouse dont les limites étaient fixées par quatre sacs à dos disposés à une distance assez large les uns des autres. En effet, le terrain de jeu atteignait une longueur d'environ 50 mètres pour une largeur d'environ 20 mètres. La frange spatiale périphérique du terrain était assez large. En effet, le match se déroulait au centre de la pelouse à l'entrée du parc, face au parking. Il y avait donc plusieurs paliers spatiaux que le ballon devait franchir, avant de devenir un élément trouble. Le périmètre extérieur, laissé hors du champ de jeu, permettait de ne pas déranger les usagers du parc en cas de sortie de balle. Les buts de ce match étaient composés de deux sacs à dos, posés au sol et espacés d'environ 1 mètre. Le match se jouant sans gardien, il semblait nécessaire d'avoir des cibles de taille raisonnable pour le bon déroulement du jeu.

Enfin, pour ce qui est de la spécification des règles, les fautes éventuelles arrivant dans le match étaient déterminées de manière honnête. Souvent le joueur qui faisait faute s'excusait et rendait la balle avant que la victime de celle-ci ne réclame quelque chose. La fin du match a été discutée dès le départ : lorsque la première équipe atteindrait les 10 buts marqués, la partie s'arrêterait. On peut d'ailleurs noter qu'un changement de côté s'est effectué au bout de 5 buts. Les remises en jeu s'effectuaient à la main. Dans sa globalité le match s'est déroulé sans problème à l'exception d'un litige à propos d'un (sac) poteau rentrant ou sortant. Finalement le litige a été réglé en refusant le but mais en rendant le ballon à l'équipe qui attaquait. J'ai pu observer les joueurs en activité pendant 1h30, mais le match n'a duré qu'1h15. En effet, les acteurs ont profité des 15 premières minutes pour s'échauffer, attendant dans le même temps que l'effectif général soit complet.



Axonométrie du parc du Crapa

Le point fort qui marque le lien entre l'espace et la pratique de ce lieu est la volonté d'avoir un espace de proximité entre les joueurs, quitte à en faire pâtir les caractéristiques physiques du jeu. En effet, dans ce cas d'étude observatoire, les joueurs favorisaient le parc du Crapa, bien que ce soit un terrain avec des trous (ce qui entraîne des trajectoires de balle étranges et peut être dangereux en provoquant des blessures), sans lignes (ce qui peut engendrer des discordes quant à la régularité des sorties), sans bordures (ce qui oblige à devoir aller continuellement chercher la balle) et sans buts (ce qui oblige à jouer sans gardiens et sans frappes au but), alors qu'il existe plusieurs terrains dans la ville de Nantes où il est possible de jouer de manière libre et gratuite. Mais les conditions de jeux médiocres, liées à l'espace, importaient moins aux joueurs que le fait de ne pas pouvoir pratiquer aussi régulièrement, ou pas tous ensemble. Ainsi, la proximité géographique de l'espace de jeu devait être l'élément indispensable pour le choix du terrain de football.



Vue aérienne à 1000 mètres d'altitude



Vue aérienne à 500 mètres d'altitude

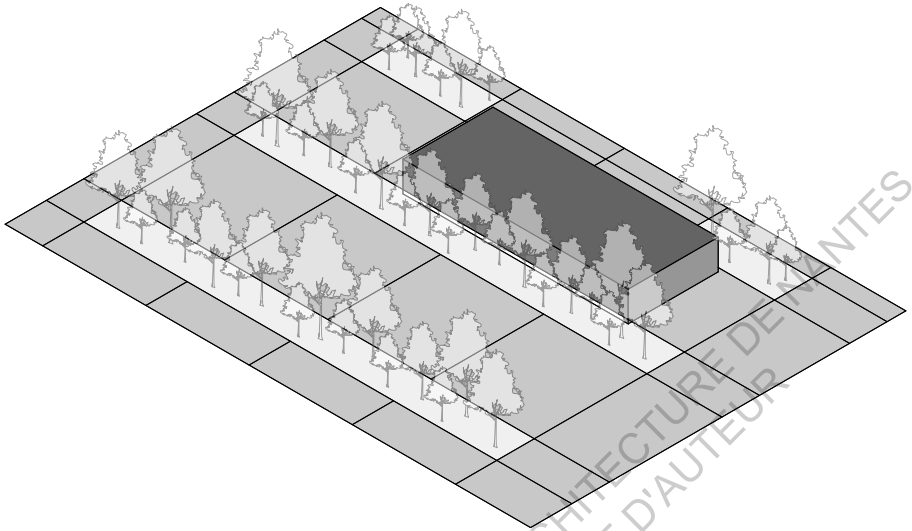
Le second cas de figure que dont je vais maintenant vous parler concerne une pratique du football que j'ai pu expérimenter personnellement, et cela à maintes occasions. En effet, nous avons pris régulièrement possession, mes amis et moi-même, de l'esplanade des machines de l'île de Nantes, pour le temps d'une partie. Ayant joué selon différentes configurations, à la fois humaines et spatiales, je ne mettrai en avant qu'un seul exemple. Ce soir-là, seulement 7 joueurs pouvaient se permettre de venir pratiquer. Nous avons alors décidé de procéder à des matchs à 4 contre 3, avec une constitution des équipes aléatoire. Pour cela, l'un des joueurs s'écarte tandis que les autres s'attribuent des numéros de 1 à 6, puis celui-ci revient et annonce deux numéros qui constituent alors ses coéquipiers. Les écarts d'âges étaient relativement faibles, allant de 22 ans à 26 ans et la différence ne se faisait pas sentir. Les joueurs étaient tous des garçons, étudiants à l'école d'architecture de Nantes et habitant sur l'île de Nantes. Les rendez-vous pour jouer étaient aléatoires, souvent le soir, et dépendaient du temps, de l'envie et de la masse de travail du moment. Généralement, la décision se prenait au dernier moment, quelques heures seulement avant la rencontre et les matchs se jouaient le soir, après les cours.

L'espace urbain que nous nous appropriions peut réellement être qualifié de « sauvage ». En effet, ce lieu qui fait face à la galerie des Machines de l'île se trouve en plein cœur du quartier de la création et n'est absolument pas conçu et réfléchi pour accueillir des matchs de football. C'est un endroit normalement utilisé pour des rassemblements, pour les événements organisés par la compagnie des Machines, parfois pour ceux du Stereolux (Gouters électroniques). C'est un lieu de passage fréquenté pour se rendre au Hangar à bananes, où les parents emmènent leurs enfants jouer en bord de Loire, mais aussi un lieu prisé des sportifs autour de l'Arbre à basket.

Le terrain sur lequel nous pratiquions est de surface dure ; il s'agit de béton brut coulé au sol en grandes chapes, avec de part

et d'autre des bordures plantées d'arbres et de buissons. Le grand point positif de ce lieu revient à la présence d'éclairage. En effet, venant le soir, il est primordial pour pouvoir évoluer dans de bonnes conditions d'avoir une lumière décente. Pour définir la limite du jeu, nous utilisons les bordures plantées de manière latérale comme lignes de touche et les strates du béton pour définir les zones de marquage et la limite transversale. La frange spatiale environnante est assez restreinte finalement. Etant centré entre ces éléments végétaux, le ballon ne s'échappe que par les limites transversales (vers la Loire, et vers le hangar des Machines). Il n'était d'ailleurs pas rare de voir des gens traverser l'air de jeu à pied, en trottinette ou en vélo. Nous devions donc contrôler le jeu afin de ne pas mettre en danger un passant malchanceux qui prendrait un ballon de plein fouet, et avons donc défini nos propres codes pour jouer. Nous faisons donc ce qu'on appelle du stop-ballon. L'objectif est simple : comme au rugby, pour marquer, les joueurs doivent aplatir avec le pied le ballon dans une zone définie par les strates du sol. Grâce à cela, nous parvenions à retirer de la pratique le but, et par conséquent la frappe. Il s'agit donc d'un jeu basé sur la course, l'appel dans l'espace et la passe.

Enfin, nous faisons attention avec les fautes et étions particulièrement vigilants aux contacts à cause de la surface de jeu très dure et des conséquences d'une chute. Nous faisons régulièrement tourner les effectifs des équipes et jouons plusieurs petits matchs plutôt qu'un long. Chacun d'entre eux se terminait lorsque la première équipe atteignait 5 buts. Nous effectuons nos remises en jeu au pied, pour limiter les imprécisions et conserver le ballon le plus proche du sol possible. Pour finir, les joueurs de l'équipe de 4 n'étaient autorisés qu'à trois touches de balle (3 fois maximum par joueur, le compteur se remet à zéro après une passe), afin d'équilibrer le match et fluidifier le jeu. Ainsi, l'équilibre restait entier puisque, bien qu'en supériorité numérique, les joueurs ne pouvaient pas partir seuls pour aller marquer. Il nous est arrivé régulièrement d'être 6, 8 et même parfois 10 joueurs, et, dans ces cas, les limites spatiales du terrain s'agrandissaient ou se rétrécissaient et les joueurs étaient autorisés à toucher la balle de manière illimitée.



Axonométrie du parvis des Machines

Le point fort qui marque le lien entre l'espace et la pratique de ce lieu est sans doute le besoin de lumière. En effet, cette pratique du football « sauvage » a pour obligation de se dérouler le soir, car ses acteurs - les étudiants de Licence d'architecture - n'ont que très peu de temps en journée. Il est donc nécessaire que l'espace utilisé pour pratiquer le football soit éclairé de manière puissante, afin de pouvoir jouer même en soirée. C'est pour cela que le site des Machines de l'Île a été l'objet de notre choix, au détriment d'autres lieux où jouer au football paraît bien plus adapté. La lumière, et donc la visibilité, sont plus importantes pour nous que la surface matérielle du sol très dure, les lignes de touche et les buts réglementaires inexistantes, ou le passage fréquent de piétons et cyclistes sur le terrain de jeu. Ce parvis offre donc, et de manière encore plus contrastée en hiver lorsque le soleil se couche tôt, une qualité première lumineuse que trop peu d'équipements sportifs municipaux possèdent.



Vue aérienne à 1000 mètres d'altitude



Vue aérienne à 500 mètres d'altitude

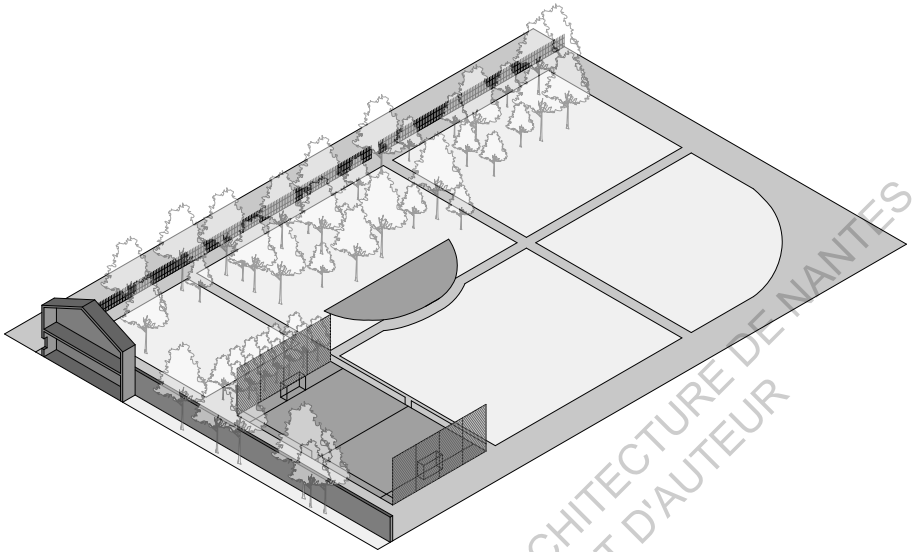
Le dernier exemple d'observation du football « sauvage » que je vais maintenant développer concerne le cas d'une famille qui pratiquait sur les pelouses du parc public Marcel Schwob en Novembre 2018. Il s'agit d'un père, de ses deux fils et de sa fille venus taper dans le cuir un mercredi après-midi. Ils évoluaient en faisant deux matchs à 2 contre 2 avec un changement d'équipe. Au départ l'homme et la fille affrontaient les 2 garçons, mais le match a vite paru trop déséquilibré. Les joueurs se sont donc arrêtés et ont décidé de mettre le père et le plus jeune garçon dans la même équipe et de leur opposer la fille et le garçon le plus âgé. De cette façon, l'équilibre est revenu et le jeu s'est poursuivi ensuite sans encombres. En effet, l'écart d'âge entre les 4 joueurs était assez important, puisque le benjamin avait 7 ans, tandis que le père en avait 45. Ils viennent jouer ici le mercredi après-midi lorsque le temps est clément, car ils n'ont besoin que d'un « *petit coin de pelouse* » et que « *ici, personne ne [les] dérange* ».

Le petit match de cette famille prenait place en surplomb de la carrière de la butte Sainte Anne, dans le square Maurice Schwob. Ce parc de petite échelle fait face à la Loire et se situe entre la gare maritime du Navibus et Chantenay, sur les hauteurs de la Butte. C'est un lieu habituel pour les promeneurs, les habitants du quartier, venant profiter des jeux pour enfants, ou s'asseoir sur les bancs publics et profiter de la vue sur la Loire. On peut aussi noter la présence d'un terrain de football de type « quartier » dans ce square. Cependant, un groupe de jeunes adolescents y disputaient un match et étaient partis pour rester un long moment. Si celui-ci n'avait pas été utilisé au moment de leur passage au square, les 4 joueurs auraient sans doute « *aimé profiter de pouvoir frapper librement sans avoir peur de perdre la balle* ». D'ailleurs, ils ont dû changer leurs plans du jour car ils avaient, à la base, prévu d'aller pratiquer sur le terrain de quartier.

Quoi qu'il en soit, les joueurs du jour s'étaient approprié un morceau de gazon naturel du parc, entretenu régulièrement par les services municipaux. Afin de définir la limite physique de leur terrain,

les 4 acteurs avaient choisi d'utiliser les lignes composées par les allées sablonneuses autour du carré de pelouse. Ainsi, le terrain était assez réduit et mesurait sans doute 15 mètres de long par 10 mètres de large. La frange spatiale environnante restait complètement ouverte. Bien que le match se déroulât sur une portion de terrain très limitée, les risques liés à la perte du ballon étaient multiples. Il y avait notamment au sud, la présence de la carrière en contrebas qui signifierait, en cas de coup de pied trop violent, la disparition de l'objet et donc la fin du match. Pour limiter les risques, la famille avait donc choisi d'évoluer parallèlement à la barrière de la carrière, les frappes étaient donc dirigées dans la direction d'une autre parcelle de pelouse ou vers le terrain de foot de quartier. Les joueurs devaient marquer dans des buts faits de deux sacs à dos, espacés d'environ 1 mètre. On peut noter que tous les joueurs couraient sur le petit terrain et qu'il n'y avait pas de gardiens fixes. De plus, ce terrain semblait un peu grand pour le nombre de joueurs très limité et il y avait donc une grande marge de manœuvre individuelle. En effet, régulièrement un des joueurs des deux équipes décidait de partir seul(e) pour tenter d'inscrire un but sans penser à jouer en passe. Grâce à l'aide de la surface importante du terrain, cela a fonctionné deux ou trois fois.

Enfin, pour ce qui est de la spécification des règles, il n'en existait pas qui soit à priori établies. Leur match se déroulait dans un état d'esprit très détendu, car les joueurs étaient en famille et venaient juste passer du bon temps au square. Ainsi, il n'y a pas eu de fautes et aucun litige concernant la validité des buts marqués. Le ballon s'échappait cependant assez régulièrement de l'aire de jeu. Cela a amené une forme de lassitude chez les joueurs, qui ont décidé d'arrêter, car ils étaient las de devoir toujours aller ramasser la balle. Le match n'a d'ailleurs duré que 45 minutes avec le changement d'équipe intervenant autour du quart d'heure de jeu.



Axonométrie du parc Marcel Schwob

Le point fort qui marque le lien entre l'espace et la pratique de ce lieu, c'est sans doute que la volonté de pratiquer est plus forte que l'espace de jeu en lui-même. Ce propos est d'ailleurs illustré de belle manière par le cas de cette famille, venue jouer au football sur le terrain de quartier du square Maurice Schwob, mais qui a dû réadapter sa pratique en voyant que celui-ci était d'ores et déjà occupé. Ils auraient sans doute pu délibérément et simplement décider de rentrer chez eux bredouilles, n'ayant pas de terrain où jouer, mais ils ont préféré modifier un peu leurs intentions premières afin de pouvoir jouer quand même. Ils n'ont d'ailleurs eu besoin que de quelques secondes pour se retourner et voir tout le potentiel footballistique du petit carré de pelouse qui se tenait face à eux et n'ont pas pris beaucoup plus de temps pour installer leurs sacs à dos en guise de buts et commencer à courir après le ballon. C'est un cas classique parmi tant d'autres, montrant parfaitement comme le football est un sport adaptable à l'espace.



Vue aérienne à 1000 mètres d'altitude



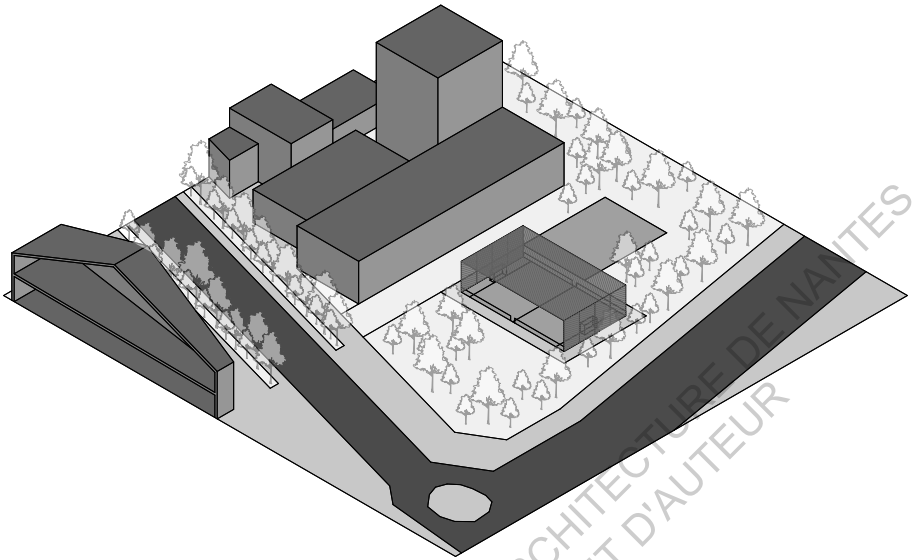
Vue aérienne à 500 mètres d'altitude

Dans ce premier exemple du football des quartiers, je vais développer un cas que j'ai, une fois encore, vécu personnellement : une partie entre amis sur le terrain de type « city » du quartier Galarne. Il s'agissait d'un match que nous avons joué en Novembre 2018 avec 6 joueurs au départ, arrivés au terrain en fin d'après-midi. Puis, nous avons été rejoints par deux jeunes des tours voisines et étions au nombre de 8 joueurs en fin de match, à la tombée de la nuit. Les équipes étaient composées de 3 puis 4 joueurs avec constitution aléatoire, toujours en utilisant la méthode du tirage des numéros. Le changement d'équipe était prévu lorsqu'une équipe atteignait les 10 buts. Ce soir-là, sur le terrain, les 6 joueurs originels provenaient de l'école d'architecture, tandis que les 2 jeunes qui nous ont rejoints au cours de la partie provenaient du quartier adjacent au terrain. L'écart d'âge entre les joueurs était compris entre 12 ans à 26 ans. Cependant, à la vue du niveau affiché par ces deux jeunes, cet écart, qui pouvait sembler important sur le papier, ne posait pas de problème dans la réalité du terrain.

Le terrain municipal sur lequel nous avons évolué pendant cette soirée fait donc face au pignon Est du lycée international Nelson Mandela, sur l'île de Nantes. Il se situe à proximité directe des quartiers Beaulieu, Pompidou et, de manière un peu plus lointaine certes, Malakoff. Ce terrain appartient à la grande famille de terrain multisports de proximité que l'on peut trouver au centre des cités d'habitation. La surface matérielle du sol est composée d'herbe synthétique et est agrémentée de quelques grains de sable pour le drainage en cas de fortes pluies. C'est un lieu que nous fréquentons avec un petit groupe d'étudiants architectes amateurs de football depuis cette année, car il a le mérite d'être assez central géographiquement par rapport à nos lieux d'habitation respectifs et d'être très souvent désert. En effet, nous sommes allés y jouer une dizaine de fois, et n'avons trouvé des joueurs dessus qu'une seule fois. De plus, j'ai l'occasion de passer devant tous les jours (matin et soir) et c'est assez rare d'y voir du monde.

Nous avons choisi ce soir-là de jouer sur les buts normaux de l'installation. Il s'agit de montants en acier circulaires de la taille d'un but de handball. Les sorties de buts et corners étaient définies à l'aide de la ligne de but, et nous utilisons les barrières latérales comme élément de jeu. Il n'y avait donc pas de sorties latérales, sauf dans le cas où le ballon passait au dessus des barrières. D'ailleurs, dans ce lieu connu pour la pratique du football, la frange spatiale environnante est très imposante, avec la présence notamment de routes fréquentées, d'un rond-point, d'une entrée du lycée, de la piste cyclable et des tours d'habitation, mais celle-ci reste finalement assez indifférente au jeu. En effet, on est enfermé de manière presque hermétique dans l'espace de jeu. Ainsi, le match se trouve protégé dans un univers à part, et les joueurs pratiquent leur sport entre des barrières latérales de 1m10 de haut, des barrières frontales de 4m50 de haut et d'un filet zénithal horizontal à 4m50 du sol. C'est une sorte de « bulle » au centre de l'urbain, où il est possible de se dépenser en faisant abstraction des éléments extérieurs.

Pour ce qui est des règles de jeu, nous avons statué une fois encore sur des fautes déterminées de manière honnête. De plus, nous avons communément décidé qu'il n'y avait pas le droit de tirer de sa propre moitié de terrain. Nous avons adopté également la règle du goal volant ; c'est-à-dire qu'il n'existe pas de goal fixe mais le dernier défenseur devient gardien et peut donc utiliser ses mains. Enfin, le terme du match n'a pas été déterminé au préalable et on a attendu que tout le monde soit fatigué. Ce soir-là, le manque de lumière et d'éclairage a eu raison de nous avant la fatigue. Au bout d'une heure trente de jeu et 2 matchs joués, il faisait trop sombre pour apercevoir le ballon et nous avons donc décidé d'un commun accord de rentrer chez nous.



Axonométrie du terrain city de Galarne

Le point fort de ce cas de figure réside sans doute dans sa capacité à accueillir de nouveaux joueurs lors d'un match de football des quartiers. En effet, par définition ce terrain appartient à tous puisque tout le monde paye les impôts qui servent à sa construction. Et de manière naturelle, lorsque l'on est en place et que l'on joue sur un terrain comme celui-ci, si des potentiels joueurs demandent à s'intégrer au jeu, ils sont acceptés automatiquement, à la condition qu'ils ne déséquilibrent pas le schéma déjà en place. Cet exemple a été particulièrement visible puisque ces deux jeunes se sont adaptés à notre niveau de jeu et ont compensé le manque de physique (vitesse de déplacement dans l'espace architectural) par des qualités techniques (vision et utilisation de l'espace architectural comme élément de jeu). Mais cet exemple n'est pas un cas isolé, puisque j'ai eu personnellement l'occasion à maintes reprises d'aller jouer sur des terrains de cité d'habitation (à Nantes et ailleurs) et n'ai jamais essuyé un refus pour rejoindre un match en cours.



Vue aérienne à 1000 mètres d'altitude



Vue aérienne à 500 mètres d'altitude

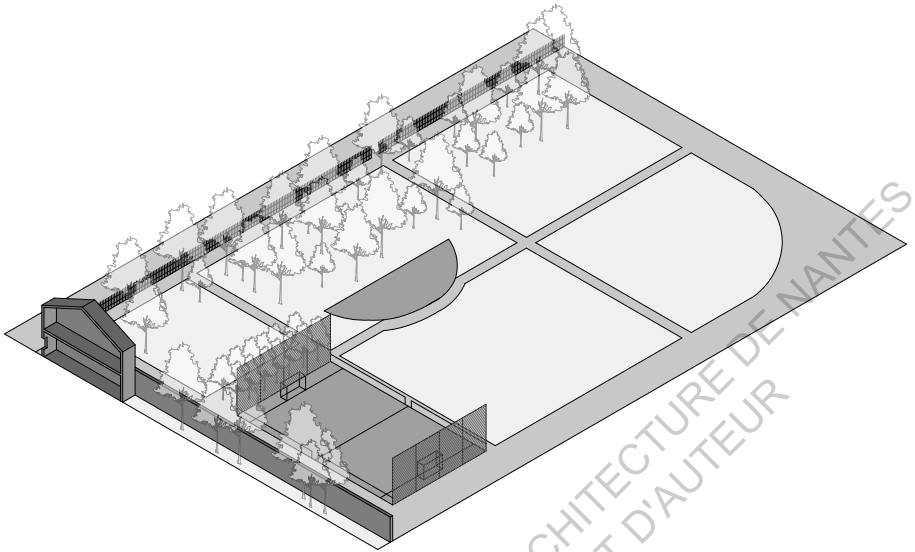
Pour ce second cas de figure je vais revenir sur un lieu évoqué précédemment : le square Marcel Schwob. Cette fois-ci, on passe de l'autre côté de la barrière et on va sur le terrain de quartier du petit parc. Ce vendredi après-midi, les joueurs étaient au nombre de 9. Une fois encore je faisais partie de ces joueurs, mais le point intéressant à noter est la présence, exceptionnelle il est vrai, de deux joueuses parmi nous. Les équipes étaient composées de 5 joueurs dans l'une et 4 joueurs dans l'autre. L'attribution des équipes a été discutée en amont, afin d'équilibrer les effectifs sur le papier. Nous avons donc décidé, d'un commun accord, d'intégrer une fille dans chacune des équipes et de répartir les meilleurs joueurs dans des équipes distinctes. Nous venions tous de l'école d'architecture et étions là pour passer un moment convivial ; il n'y avait donc pas de mauvais esprit. L'écart d'âge entre nous était compris entre 22 ans et 26 ans.

Ce terrain municipal du square Marcel Schwob se trouve donc en surplomb de la carrière, sur la Butte Sainte Anne, face à la Loire. Comme décrit précédemment, il s'agit d'un terrain de type « city » mis à disposition par la municipalité nantaise. La surface de jeu est composée d'herbe synthétique agrémentée de quelques grains de sable, là aussi afin de drainer en cas de pluie.

Nous avons joué sur les buts normaux ; il s'agit de montants en acier rectangulaires de la taille d'un but de handball et surmontés de paniers de basket. Les sorties de buts et corners étaient définies par la ligne de but, et nous avons utilisé les barrières latérales comme élément de jeu. Il n'y avait pas de sorties latérales, sauf en cas de ballon passant au dessus de la barrière. La frange environnante comprend le square Maurice Schwob au Nord et à l'Est, un panorama sur l'île de Nantes au Sud, et le mur d'enceinte en pierre d'une propriété privée à l'Ouest. Cependant, nous devions être un peu plus vigilants cette fois quant aux sorties de balle zénithales. En effet, la différence qui existe par rapport au terrain de Galarne, décrit précédemment, c'est qu'il n'existe pas de filet protecteur horizontal au dessus de nos têtes. Nous

devions donc maîtriser notre force et faire preuve de précision lorsque nous tirions au but.

Pour ce qui est des règles de jeu, nous avons statué une fois encore sur des fautes déterminées de manière honnête. Cette fois, nous avons le droit de tirer de notre propre moitié de terrain. Cette règle a été adoptée car nous avons décidé d'avoir des gardiens fixes, pouvant utiliser leurs mains pour empêcher les buts. Nous avons statué cependant sur le fait qu'il n'y avait pas le droit de tirer trop fort. De plus, il y avait obligation de jouer au moins une passe avec la fille de son équipe, après la récupération de la balle, pour qu'un but fût valable. Enfin, le terme du match n'a pas été déterminé au préalable et on a attendu que tout le monde fût fatigué. Cet après midi là, nous avons couru après le ballon pendant une heure, sans avoir à effectuer de changement d'équipe. Tout s'est déroulé parfaitement et nous étions tous fatigués et d'accord pour arrêter la partie.



Axonométrie du terrain city du parc Marcel Schwob

Le point fort de cet exemple de pratique du football, c'est qu'il est possible de montrer physiquement que ce sport (mais plus largement le sport en général) n'est pas sexué. En effet, le fait de jouer à un jeu aux règles simples et connues de toutes et tous permet aux footballeuses de prendre part aux matchs. Cela est d'autant plus vrai dans le football sur terrain de quartier, car le football-plaisir est le maître mot. De plus, la médiatisation de plus en plus importante autour du football féminin commence, même si la marge de progression reste encore gigantesque, à faire de l'effet et à casser les codes d'un football hétéro-machiste. Lorsque nous avons joué ce jour-là avec nos deux amies, leur séparation dans les deux équipes et la règle obligeant les joueurs à leur faire des passes ont plus relevé de l'aspect de l'initiation que de quelque chose lié au sexe. En effet, on peut retrouver ce genre de règles lorsque l'on joue avec des personnes débutantes afin de les faire prendre part activement au jeu et à ne pas les laisser sur la touche.



Vue aérienne à 1000 mètres d'altitude



Vue aérienne à 500 mètres d'altitude

Pour ce premier exemple de football en club, je vais développer un cas que j'ai observé en octobre 2018. Il s'agit d'un match disputé entre 26 Joueurs (25 garçons et 1 fille), où chaque équipe alignait 7 joueurs et un gardien et conservait 5 remplaçants sur le banc. Ce dimanche après-midi-là, sur le terrain de la Trocardière, 4 équipes s'affrontaient simultanément en format « tournoi ». Les joueurs étaient âgés de 12 à 13 ans. Cela vient principalement du fait de la catégorisation des joueurs selon leur âge qui restreint l'écart à deux ans (sauf en cas de sur-classement). Le match que je suis venu observer s'inscrit dans le contexte d'un tournoi. En effet, deux rencontres se déroulaient en même temps sur deux terrains parallèles. Habituellement, les jeunes ont un match tous les week-ends et un tournoi une fois par mois. Il est intéressant de noter que les lieux de tournois changent, mais que ceux-ci restent quand même cantonnés à la région nantaise.

Ce terrain se trouve au cœur d'un grand complexe sportif municipal de la ville de Rezé. Il se situe à l'ouest du quartier Rezé-Château et est directement accessible par le tramway 3 en direction de Neustrie. La surface de jeu est composée d'herbe synthétique agrémentée de quelques billes de caoutchouc pour le drainage et la bonne glisse du ballon.

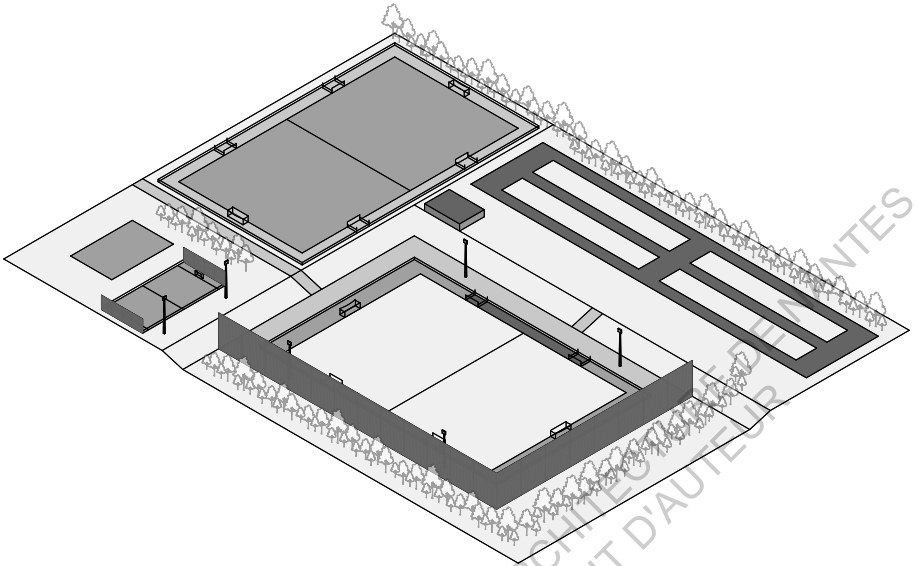
Les joueurs utilisent les lignes classiques pour les sorties, chaque match se jouant simultanément sur un demi-terrain. La taille du terrain classique est de 90 mètres de long et 50 mètres de large environ. Et lorsque les 2 matchs se déroulent côte à côte sur demi-terrain, chacun d'entre eux mesure 45 mètres de long et 20 mètres de large. Les buts sont règlementaires de taille moyenne, à savoir 6 mètres de large et 2,10 mètres de haut. Les remises en jeu s'effectuent à la main. Les sorties de buts et corners sont définies avec la ligne de but, et les touches à l'aide des lignes latérales. La frange spatiale environnante est existante, mais assez indifférente. En effet, on est enfermé dans ce complexe sportif et il est difficile de percevoir les quartiers résidentiels, et la salle polyvalente « la Troc' ». Ce qui entoure

le terrain d'observation, ce sont plutôt d'autres terrains, aux qualités matérielles et de surfaces différentes.

Pour ce qui est des règles de jeu, c'est un arbitre officiel qui a le pouvoir décisionnel. En effet, le fait d'appartenir à une ligue de football implique de suivre les règles du football classique, les mêmes que les professionnels. Cependant, quelques éléments sont aménagés afin de prendre en compte la différence physique liée à l'âge. Par exemple, un match se joue en 1 heure, découpée en 2 mi-temps de 30 minutes avec des pauses pour le coaching toutes les 15 minutes.



Photographie d'un tournoi à la Trocardière

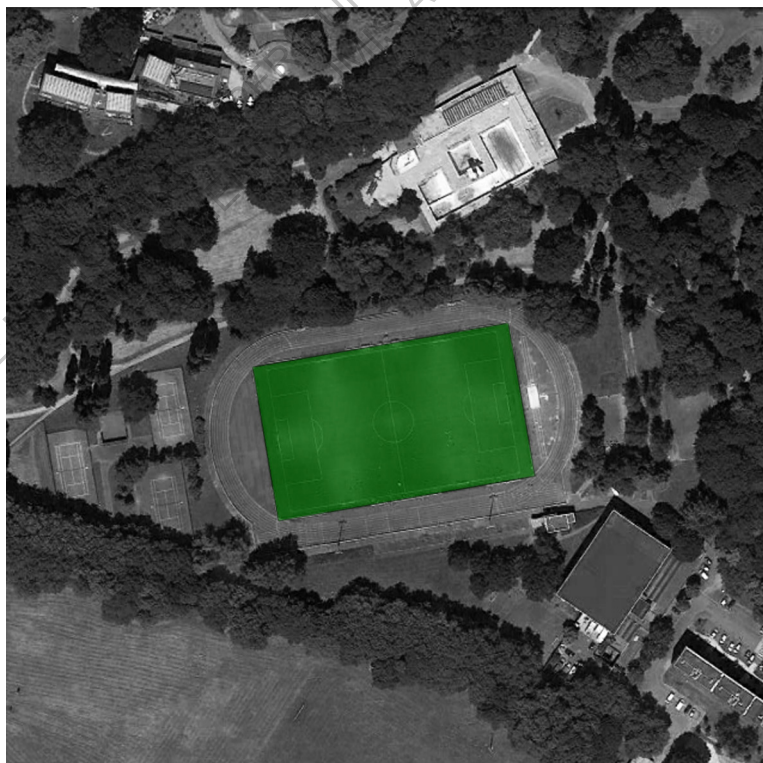


Axonométrie du terrain de la Trocardière

L'élément qui m'intéresse principalement ici c'est d'observer comment un même terrain normé peut générer des pratiques diverses. En effet, on a un objet commun : le terrain de football professionnel, aux dimensions qui varient peu, et qui doit être utilisé par des joueurs de 5 à 50 ans. Le problème est net, à la fois sur les distances à parcourir, mais également sur la taille des buts ; c'est un problème d'échelle. C'est à cela que répondent les demi-terrains dans la largeur, permettant d'un seul geste de créer des espaces de jeux aux proportions raisonnables, avec des cibles réalistes et une possibilité de partager le terrain pour deux matchs en simultanément. Cette solution très simple est très efficace et assez troublante lorsque l'on observe par exemple la vitesse de jeu d'un match des moins de 13 ans sur demi-terrain qui est presque identique à celle des professionnels sur un terrain entier. C'est donc d'une manière spatiale simple que l'on peut répondre à un sport où les échelles se déclinent.



Vue aérienne à 1000 mètres d'altitude



Vue aérienne à 500 mètres d'altitude

Pour ce second exemple de football en club, je suis allé observer un entraînement en novembre 2018. Cet entraînement était celui des U15 de l'ACS Dervallières et se déroulait le mardi soir de 18h30 à 20h. Ce soir-là, 20 joueurs (uniquement des garçons) s'affrontaient en 3 équipes de 6 joueurs et tournaient toutes les 10 minutes avec 2 gardiens fixes. L'âge des joueurs était compris entre 14 ans à 15 ans. Cela vient encore du fait de la catégorisation des joueurs selon leur âge qui restreint l'écart à deux ans (sauf en cas de sur-classement). Les jeunes ont 2 entraînements par semaine et un match le week-end. Lorsque j'y étais, les joueurs faisaient des matchs d'entraînement sur demi-terrain à 7 contre 7 avec gardiens fixes. Une rotation avait lieu toutes les 10 minutes et l'équipe gagnante restait tandis que l'équipe perdante sortait. L'équipe qui était en dehors se préparait physiquement avec des exercices installés dans l'espace vacant derrière la ligne de but.

Le terrain d'entraînement de ce club se trouve au cœur du parc des Dervallières, au Nord-Ouest de Nantes. La surface de jeu est composée d'herbe synthétique agrémentée de quelques billes de caoutchouc pour le drainage et la bonne glisse du ballon.

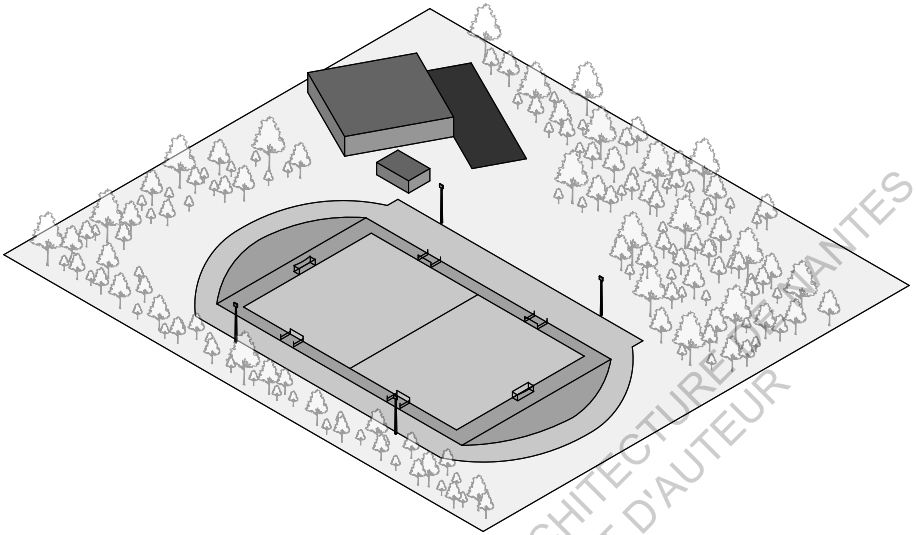
Les joueurs utilisent les lignes classiques pour les sorties, chaque match se jouant simultanément sur un demi-terrain. La taille du terrain classique est de 90 mètres de long et 50 mètres de large environ. Le jeu se déroule sur un demi-terrain de 45 mètres de long et 25 mètres de large. Les buts sont réglementaires de taille moyenne, à savoir 6 mètres de large et 2,10 mètres de haut. Les remises en jeu s'effectuent à la main. Les sorties de buts et corners sont définies avec la ligne de but, et les touches à l'aide des lignes latérales. La frange spatiale environnante est existante, et assez présente. En effet, le stade est assez plat dans un paysage arboré du côté Nord, avec la vallée de la Chésine, et urbanisé du côté Sud, avec l'amorce du quartier et de ses barres d'immeuble et la piscine des Dervallières.

Pour ce qui est des règles de jeu, c'est l'entraîneur qui

possède le pouvoir décisionnel et en profite pour arrêter les joueurs de temps à autre afin de les faire analyser une situation. Ainsi, bien qu'étant un entraînement où ils jouent, les jeunes peuvent installer des automatismes entre eux et notamment en apprenant comment leurs coéquipiers se déplacent dans l'espace. J'ai donc observé un entraînement d'une heure et demie avec 50 minutes de match après 40 minutes d'échauffement, d'exercices physiques et tactiques.



Photographie d'un entraînement aux Dervallières



Axonométrie du terrain des Dervallières

Ce qui attire mon attention dans cet exemple, ce n'est pas forcément le match d'entraînement en lui-même, mais plutôt ce qui se déroule en marge de celui-ci. En effet, si l'on se concentre toujours sur l'action et sur l'espace du terrain entre les lignes blanches, il existe toutefois, sur tous les stades aux normes européennes, une frange périphérique plantée de pelouse qui peut également être utilisable. En théorie, celle-ci est nécessaire pour des questions de sécurité des joueurs, mais elle peut également être utilisée pour la pratique du football. C'était notamment le cas lors de cet entraînement, dans lequel une équipe devait rester à faire des exercices sur le bord du terrain. Et lorsque l'on regarde de plus près, il est vrai que cette surface « inutilisée » possède certaines qualités spatiales. Ces franges sont souvent composées dans la longueur, poursuivant les directions parallèles aux lignes de buts ou de touches, et permettent par exemple de faire des exercices de course en ligne droite, de slaloms et de passes courtes ou longues.



Vue aérienne à 1000 mètres d'altitude



Vue aérienne à 500 mètres d'altitude

Mais Nantes est aussi une ville qui prône la culture, et qui, dans le cadre du Voyage à Nantes, finance beaucoup d'installations qui mettent en lien l'art et le sport. C'est le cas par exemple du Feyd'Ball, équipement sportif et artistique créé en 2015 par l'agence Barré-Lambot, à proximité du Carré Feydeau. Les architectes y ont dessiné un terrain déformé, qui s'adapte à la forme originelle de la pelouse et y ont créé une grande structure en miroir qui redresse le terrain de manière orthogonale jouant avec le principe d'anamorphose. Lorsque les joueurs sont sur le terrain, ils doivent composer avec les lignes courbes du terrain en forme de croissant, mais lorsque le spectateur regarde dans la structure réflexive, celui-ci peut voir un vrai terrain de foot, sur lequel pratiquent des joueurs et un ballon déformés.

Cet espace atypique pour la pratique du football se trouve en plein centre-ville de Nantes. En effet, si l'on observe sa situation géographique, le terrain se trouve sur l'île Feydeau et est bordé par le miroir d'eau, le Château des Ducs de Bretagne et la place du Bouffay. Autant d'éléments qui montrent que cette installation a un emplacement privilégié dans le paysage patrimonial et géographique nantais. Les abords de cette pelouse sont extrêmement fréquentés avec les nombreuses terrasses de bar qui observent le passage du tramway 1, les piétons et les cyclistes qui empruntent le chemin le plus direct entre la place du Commerce et la Gare de Nantes. Cependant, l'utilisation de la topographie et la création de cet espace, environ un mètre sous le niveau de la rue, permettent aux joueurs de ne pas être embêtés par le passage fréquent des Nantais ou des touristes. De plus, les bordures minérales créées par ce procédé peuvent, selon les dires de leurs usagers, faire office de « gradin pour encourager les jeunes champions » ou être simplement utilisées « comme banc public pour se reposer lors d'une promenade ».

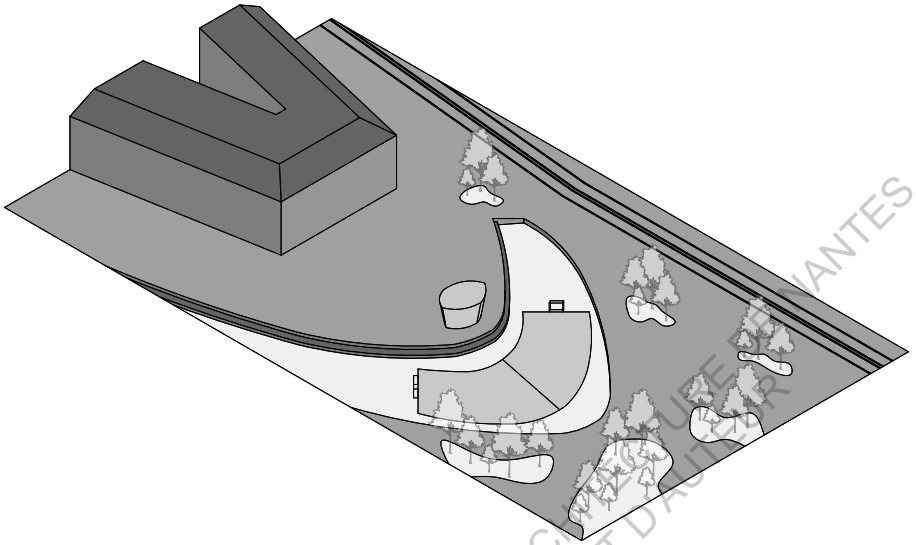
J'y ai observé un match en octobre 2018, opposant 17 joueurs. Dans ces joueurs, il y avait quelques joueuses, car, en termes d'effectifs, 12 garçons et 5 filles évoluaient sur le terrain. Les équipes étaient

composées de 8 joueurs dans l'une et de 9 joueurs dans l'autre. L'écart d'âge entre le benjamin et le doyen était plutôt creusé puisque ceux-ci avaient respectivement 8 ans et 50 ans. Ces 17 acteurs pratiquaient donc le football sur cette pelouse naturelle, plantée par les services municipaux et possédant une légère pente topographique de l'Est vers l'Ouest. Ils utilisaient comme limites spatiales de jeu les lignes courbes de l'installation artistique, ainsi que les lignes de but diagonales. Les deux équipes jouaient avec des goals volants et le niveau technique général était assez chaotique, avec souvent des situations où des paquets de joueurs et joueuses se disputaient le cuir de manière désordonnée. Cependant, grâce aux murets, le jeu était assez fluide en cas de sortie de balle, puisque la distance à parcourir pour la récupérer était relativement faible.

Les règles étaient spécifiées par les joueurs eux-mêmes et ceux-ci avaient statué sur des sorties de balles déterminées grâce aux lignes courbes, des remises en jeu à la main et des fautes définies de manière honnête. Au total, cette partie a duré pendant au moins 45 minutes. C'est tout du moins le temps durant lequel je suis resté à observer, mais le match avait déjà lieu quand je suis arrivé sur les lieux.



Photographie de l'installation



Axonométrie de l'installation

Le point fondamental de cette démarche artistique est de montrer que l'un des fondements de la pratique du football, qui veut voir les joueurs s'affronter dans un espace rectangulaire (pour des soucis d'égalité, de simplicité et de proportions), peut être remis en question et qu'il est possible de jouer sur un terrain à la forme différente. C'est d'ailleurs le cas régulièrement dans le football « sauvage » où l'on essaie de créer un terrain orthogonal avec des sacs à dos, mais où la figure réalisée n'est pas celle imaginée. Le but de cette installation est de dire que la pratique doit s'adapter à son espace d'implantation. Elle doit s'inscrire dans un contexte urbain ou naturel, suivre les lois gravitationnelles imposées par sa topographie, entrer en relation avec la frange spatiale périphérique qui l'entoure. C'est exactement ce qui est fait par les architectes dans le terrain du Feyd'Ball. D'ailleurs, la preuve que cette théorie fonctionne est bien simple ; il suffit d'aller observer l'affluence sur place, qui est, depuis son ouverture, très importante.



Vue aérienne à 1000 mètres d'altitude



Vue aérienne à 500 mètres d'altitude

Le second cas de figure que je vais maintenant développer s'inscrit comme le Feyd'ball dans la ligne directrice des Playground. Le Playground est un programme municipal, lancé en 2012 et finançant des architectes et des designers afin de produire des installations urbaines liant le sport et l'art. Grâce à cela, la structure éphémère du Footcheball a donc été fonctionnelle, sur les bords de la Loire, le temps d'un été en 2014 pendant le Voyage à Nantes. Cette installation se matérialisait physiquement sous la forme d'une cabane toute en longueur, offrant d'un côté (le FC Naturch) une paroi opaque en bois aggloméré, et de l'autre (le FC Urbanch) une paroi transparente en grillage acier. Elle a été imaginée par les architectes Anne-Flore Guinée et Hervé Potin, qui ont vu là un lieu d'affrontement entre le football des villes et le football des campagnes.

Cette installation faisait face à la Loire, sur la rive Nord de l'île de Nantes, entre le Palais de Justice et l'École d'Architecture de Nantes. Les joueurs étaient invités à aller demander le ballon rouge dans le bar qui faisait face à la paroi opaque, puis ils devaient pénétrer et s'enfermer dans ce gymnase miniature à moitié ouvert. La composition physique du lieu était assez étrange, tant pour son emplacement que pour sa fonction : jouer au football. Les gravats fins et poussiéreux au sol, rappelant un revêtement traditionnel de terrain de pétanque, les murs faits de plaques de bois aggloméré faisant étrangement référence à ceux que l'on peut voir au squash et le grillage en acier laissant l'air pénétrer et offrant une vue panoramique sur la Loire, ne laissaient pas penser de prime abord que ce lieu était celui de l'expression codifiée du football.

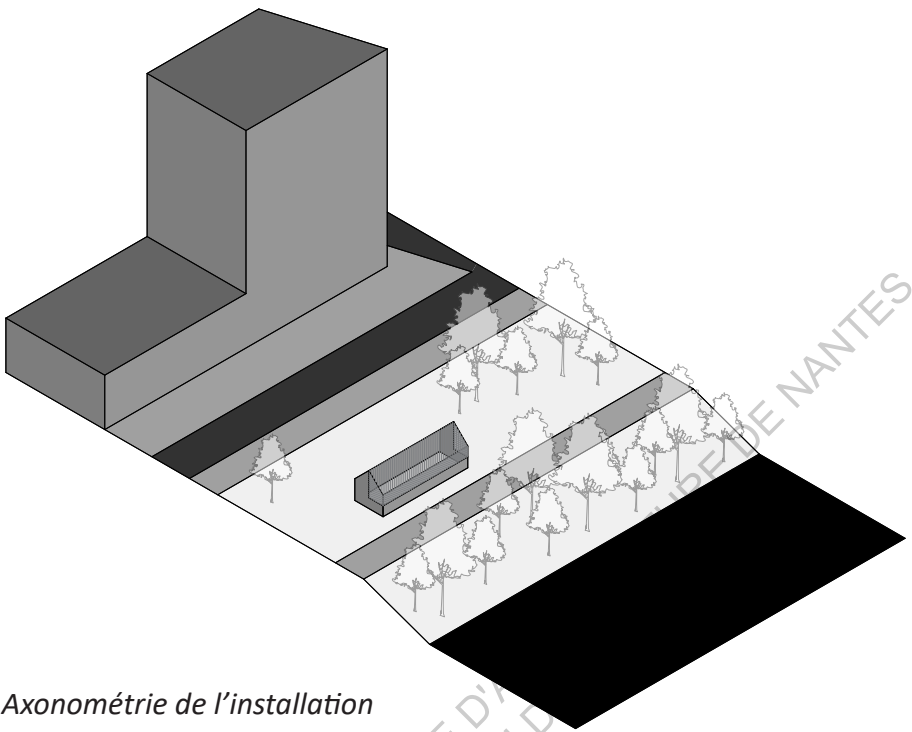
J'y ai d'ailleurs joué avec mon frère lors du Voyage à Nantes de 2014. Nous y avons pratiqué pendant 15 intenses minutes où nous jouions en un contre un dans l'espace clos de cette grande « cage à poule ». Nos vêtements et nos yeux se souviennent encore de la poussière qui vole et qui transporte les joueurs quelque part entre les deux univers urbains et naturels. De plus, la vitesse et la réactivité

nécessaires pour le Footcheball dénotait du football classique. En effet, la taille miniature en longueur du terrain et l'accélération du ballon sur les parois faisait de ce jeu un véritable calvaire pour les repères dans l'espace et les appuis physiques à adopter. Si l'on ajoute à cela le fait que les buts étaient placés en hauteur, à un mètre au dessus du niveau du sol, ce jeu n'avait du foot que ses règles.

Ainsi, sur l'écriteau qui se trouvait à l'entrée de l'installation, il était marqué qu'il était interdit d'utiliser ses mains et que le ballon, comme au football, devait être frappé avec le pied. De plus, et pour des raisons de sécurité évidentes, il était également interdit de projeter son adversaire trop violemment sur les parois.



Photographie de l'installation



Axonométrie de l'installation

L'élément que je souhaite extraire et mettre en avant de cette pratique, c'est le fait qu'il est possible de jouer au football dans un espace en longueur et complètement clos. En effet, lorsque l'on se trouve dans l'installation artistique, les mouvements liés à la pratique du football sont les mêmes. Il y a d'ailleurs une ressemblance assez forte avec le football qui se joue sur les terrains de type « city » à cause des rebonds sur les murs. Cependant, si l'on peut être quelque peu déboussolé par la vitesse du ballon et la rapidité du jeu, il est possible de retrouver des sensations spatiales identiques à une pratique plus classique du football. Le fait d'être enfermé dans une boîte, de devoir marquer dans une boîte surélevée, de jouer à un contre un deviennent vite des éléments secondaires et sont effacés par l'essence du football qui réapparaît : courir, frapper la balle et marquer des buts.

B. La mixité dans le football au complexe sportif Mangin

Description de l'équipement dans son contexte.

Le complexe sportif Mangin est un campus pour la pratique du sport en général basé au centre de l'île de Nantes, à l'Ouest du centre commercial Beaulieu. On peut trouver sur ce campus plusieurs clubs et activités. Par exemple, le grand gymnase à l'entrée du complexe est le lieu d'entraînement du Nantes Basket Hermine. Il existe également un gymnase dédié à la gymnastique, partagé par plusieurs clubs comme l'Association Sportive et Culturelle Bonne Garde, la Doulonnaise, le Club Sportif et Culturel Laetitia, le Nantaise et le Club Gymnique et Sportif du Loquidy. Il y a également plusieurs courts de tennis, ouverts et couverts, à la disposition de l'Association Sportive de Mangin Beaulieu, et des salles de tennis de table où les pongistes de l'ASC Saint-Médard de Doulon-Nantes et du Tennis de Table Club Nantes Atlantique peuvent venir s'entraîner et jouer. Enfin, le grand terrain synthétique, sur lequel nous pratiquons avec l'école le dimanche après-midi, est officiellement partagé par le Nantes Football Américain Association, l'Association Nantaise de Rugby Féminin, le Stade Nantais Rugby, le Nantes Rugby 13 et le Clos-Torreau XIII.

Ce site, inauguré en 1989, a une superficie assez grande puisque son aire au sol est la même que celle du centre commercial de Beaulieu. Cependant, le complexe Mangin paraît complètement invisible dans la ville et se trouve « protégé » par son environnement périphérique direct. En effet, les lieux sont bordés au Sud par le grand talus supportant la voie ferrée allant vers Rezé, à l'Est et au Nord par des immeubles de grande hauteur, et à l'Ouest par la façade du gymnase de basket et par un parc. Les percées visuelles dans le tissu urbain vers les lieux de pratique du sport sont donc inexistantes et il faut véritablement savoir où se situe le complexe sportif pour pouvoir y aller.



Vue aérienne à 1000 mètres d'altitude



Vue aérienne à 500 mètres d'altitude



Aire générale du complexe sportif



Terrain de football et surface bâtie environnante

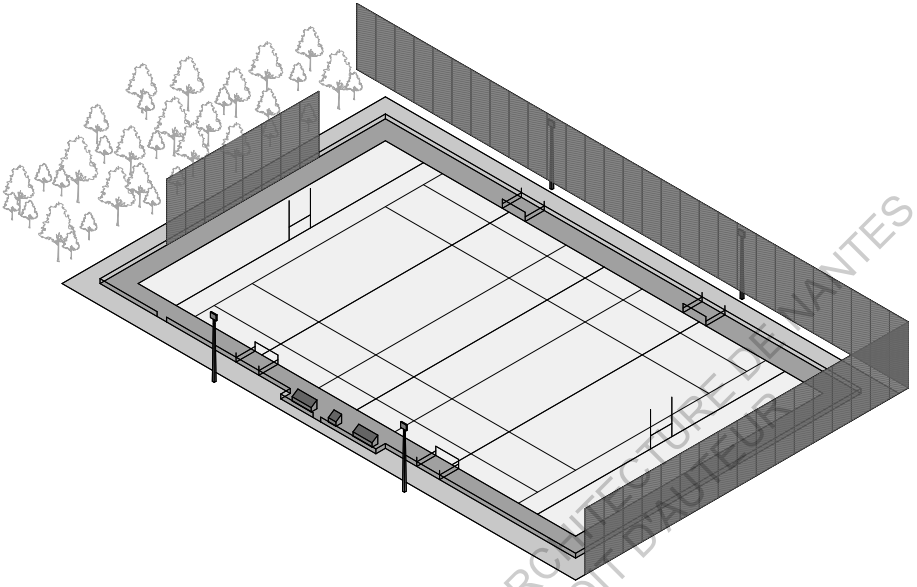
Lorsque j'y ai réalisé des questionnaires, je me suis intéressé au mode de transport qu'utilisaient les gens pour venir sur place. Sur un total de 50 personnes interrogées, il se trouve que beaucoup de personnes possédant une voiture l'utilisent pour venir à Mangin (environ 40 % des plus de 25 ans), que la grande majorité des adolescents viennent à pied (environ 95 % des moins de 18 ans), que presque personne n'utilise les transports en commun (2 % uniquement) et que la part de personnes venant en vélo est également assez faible (10 % seulement). Ce qui est donc intéressant à dire est que la centralité du lieu amène les joueurs à s'y rendre à pied. Cela nous renseigne également sur le fait que cet équipement est principalement utilisé par des personnes n'habitant pas dans un rayon trop large, qui se cantonne sans doute à l'île de Nantes.

L'espace est géré par la municipalité qui laisse cependant certaines libertés et responsabilités à ses citoyens. En effet, un système de réservation existe, où les clubs peuvent avoir une priorité logique sur les équipements puisqu'ils payent des cotisations. Ainsi, en début d'année, les clubs, énoncés ci-dessus, se coordonnent et décident des plages horaires sur lesquels ils peuvent exploiter les espaces pour la pratique sportive. Les plannings sont ajustés en septembre et certaines modifications quant à un décalage de matchs ou d'entraînements peuvent survenir au cours de l'année et demander un réajustement. Il existe d'ailleurs un gardien sur site qui veille à ce qu'il n'y ait pas de conflit quant à la priorité sur les terrains. Il m'est ainsi arrivé plusieurs fois sur le grand terrain synthétique ou sur les courts de tennis de me faire gentiment renvoyer sans délais pour cause de réservation. Là où la ville innove et laisse de la liberté, c'est en ouvrant ce site au public. Il est ainsi possible de jouir librement des équipements sportifs mis à disposition sans besoin de réservation, hors des créneaux d'entraînements ou de matchs. Pour l'avoir essayé dans d'autres villes et même dans certains équipements appartenant à des clubs de football nantais, c'est assez rare de trouver une porte ouverte donnant accès à une bonne pelouse lorsque l'on n'a pas de licence.

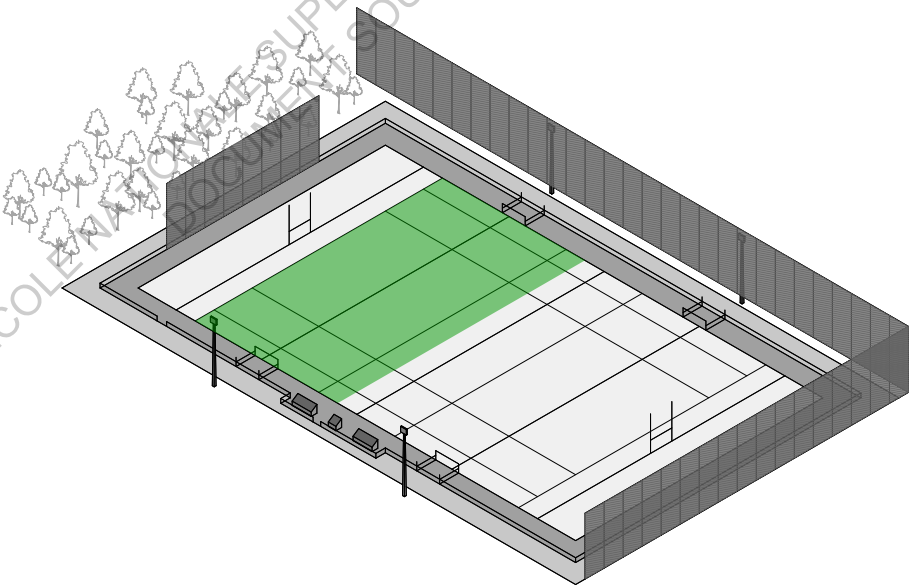
Un partage respectueux de l'espace.

La description préalable du programme à Mangin montre un partage du site entre les diverses activités sportives. Cependant, il existe également un partage de l'espace au sein même du grand terrain synthétique. En effet, la position centrale du site dans la ville engendre le fait que ce lieu se retrouve très prisé par ceux qui en connaissent l'existence et les effectifs y évoluant y sont souvent trop grands. On pourrait donc s'imaginer une forme d'anarchie, où les plus forts prendraient la place des plus faibles sur le terrain (les plus grands au détriment des plus petits, les plus nombreux au détriment des moins nombreux), mais la réalité est différente. Ainsi, et pour avoir pratiqué tous les dimanches sur ce terrain pendant 4 années, il est toujours possible là-bas de discuter et de trouver des compromis pour que tout le monde puisse jouer.

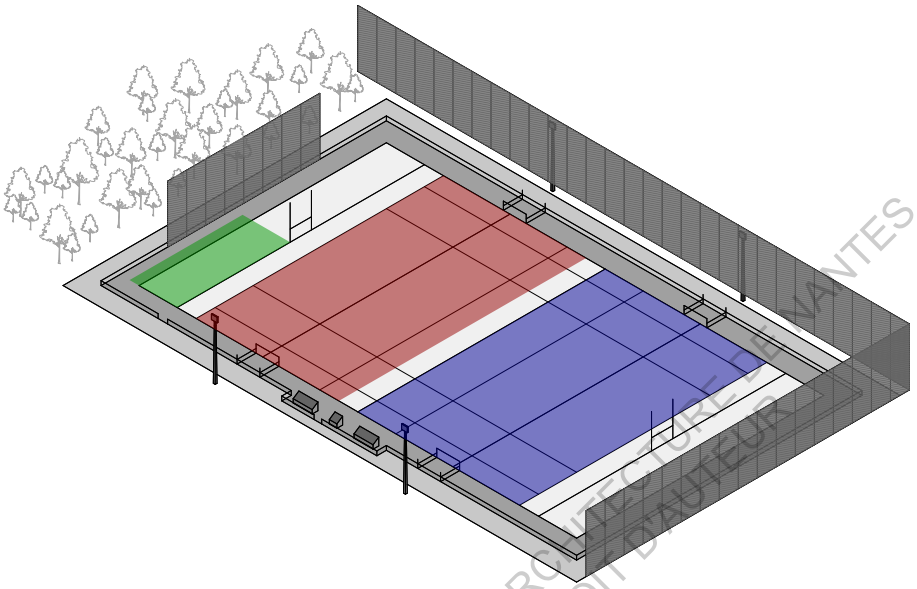
Pour illustrer ce partage de l'espace, je vais m'appuyer sur quelques exemples de situations sur place. Dans le premier cas de figure, le plus classique, quelqu'un via les réseaux sociaux donne rendez-vous aux amateurs de football de l'ENSA Nantes, généralement le dimanche après-midi aux alentours de 15 heures. Les gens répondent s'ils viennent ou non, et même si tout le monde ne donne pas de nouvelles, cela donne un aperçu pour déterminer si le nombre pour jouer est suffisant ou pas. Ensuite, chacun se rend de manière plus ou moins ponctuelle sur les lieux, avec le moyen de transport qui lui convient le mieux. Lorsque nous arrivons sur place, une des deux moitiés de terrain est libre et sur la seconde les deux buts sont occupés par une famille d'un côté et des jeunes de l'autre. Nous nous installons sur le terrain pour montrer que nous l'occupons et que nous allons commencer un match prochainement. On sort plusieurs ballons appartenant à l'Association Sportive de l'école ou des ballons personnels appartenant simplement aux joueurs de celle-ci et commençons à nous faire des passes en petits groupes sur des morceaux d'espace du terrain pour nous échauffer.



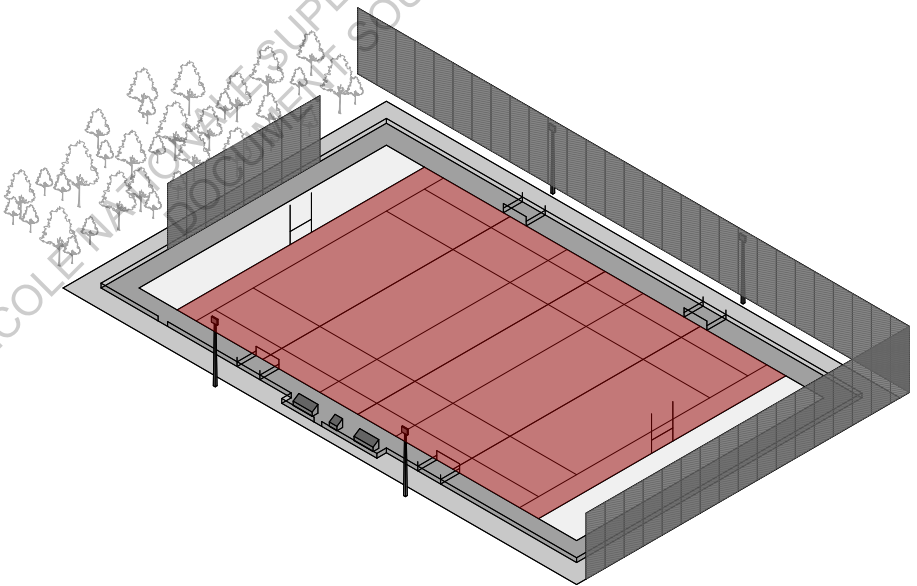
Terrain synthétique de Mangin vierge



Terrain synthétique de Mangin dans la configuration n°1



Terrain synthétique de Mangin dans la configuration n°2



Terrain synthétique de Mangin dans la configuration n°3

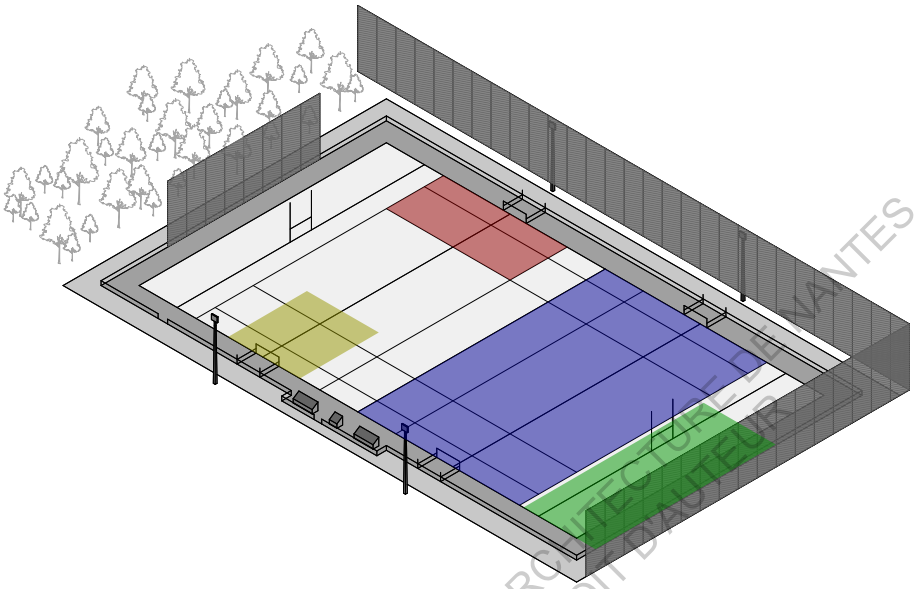
Ensuite, quelques joueurs font des frappes vers les deux buts et au bout d'un moment quelqu'un demande à faire les équipes. Il y a toujours un moment de flottement quand on doit partager les joueurs car personne n'écoute celui qui parle. Une fois que celles-ci sont faites, le match peut commencer. Le nombre idéal pour jouer est de 16, avec 7 joueurs et un gardien fixe par équipe. On joue ensuite jusqu'à ce que la fatigue nous arrête.

Dans le second cas de figure, lorsque nous arrivons les deux demi-terrains sont déjà occupés par des footballeurs arrivés sur place auparavant. Dans ce genre de situation, nous essayons, si nous ne sommes pas trop nombreux, d'intégrer nos joueurs de manière équitable dans les équipes déjà en place. Parfois cela fonctionne, notamment si le match qui a lieu est joué en sous-effectif. Si nous sommes trop nombreux pour cette solution, nous créons une équipe à part entière et proposons d'instaurer un mode tournoi avec les équipes qui jouaient préalablement. Cela fonctionne parfois lorsque les joueurs présents sur le terrain veulent apporter un peu de compétitivité à leurs matchs : puisque tout le monde veut jouer en continu, il faut donc ne pas perdre pour rester sur le terrain. Il est aussi arrivé plusieurs fois que les joueurs en place n'aient pas envie de partager le terrain avec nous, mais ils nous avertissaient qu'ils terminaient leur match dans les minutes (parfois dizaines de minutes) qui suivaient. Dans ces cas-là, nous nous échauffions en marge du terrain, dans la zone arrière des poteaux de rugby et lorsqu'ils terminaient leur match, nous entrions et jouions le nôtre.

Dans le troisième cas de figure, le terrain entier est occupé par un entraînement ou par un match (souvent il s'agit du football américain). Les protagonistes ont une réservation et sont donc prioritaires. Cependant, si ce cas arrive, nous demandons quand le match se termine et si la durée n'est pas trop importante, nous décidons d'attendre patiemment en observant le spectacle qui se tient sous nos yeux. Si la réponse (redoutée) est : « désolé, mais le match

vient tout juste de commencer... », nous nous déplaçons vers notre solution de repli. En effet, il est arrivé, très rarement toutefois, que nous devions trouver un autre endroit, proche et disponible afin de pouvoir jouer avec les étudiants architectes footballeurs. Dans ces cas-là, notre second point d'accroche se trouve un peu plus à l'Est, toujours sur l'île de Nantes, à l'arrière du lycée international Mandela ; le stade Lecointre. Nous y faisons des matchs sur le terrain (gras) de rugby et utilisons comme buts les haies d'athlétisme.

Dans le quatrième cas de figure, nous ne sommes pas assez nombreux et ne voulons (ou pouvons) pas nous intégrer dans des équipes déjà constituées. Il est possible qu'étant en sous effectif et n'ayant pas envie de courir sur l'ensemble du terrain, ou ayant essuyé un refus de joindre le match en cours, nous décidions de jouer directement sur le côté derrière les buts. Nous créons donc deux équipes peu nombreuses et jouons en mode football « sauvage ». Généralement nous utilisons la barrière d'un côté et la ligne blanche continue de l'autre. Pour constituer les buts, il nous arrive de nous saisir des « boudins » des poteaux de rugby. Plusieurs fois, il nous est arrivé de jouer dans la longueur, en créant deux terrains avec des affrontements entre 4 équipes de 3 joueurs. Dans ce cas là, nous effectuons une rotation toutes les 10 minutes et une équipe « monte » d'un terrain, tandis qu'une autre « descend ».



Terrain synthétique de Mangin dans la configuration n°4

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARQ
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT DE PROPRIÉTÉ INTELLECTUELLE DE LA UNIVERSITÉ DE NANTES

Une mixité sociale sans état d'âme.

Mangin, c'est aussi un endroit où le partage est humain. En effet, pour avoir interrogé plusieurs joueurs sur place, une grande majorité d'entre eux sont déjà venus plusieurs fois seuls et ont tout de même trouvé de quoi jouer sur place. C'est un des points fondamentaux qui font de Mangin un lieu d'égalité, où il est possible de venir seul, sans ballon et trouver des compagnons de jeu.

Je vais reprendre le premier cas de figure évoqué précédemment et le prolonger pour illustrer mon propos. En effet, j'expliquais qu'il y avait un nombre idéal. Souvent, en début de match, celui-ci est respecté ; on arrive toujours à composer des équipes de 7 ou 8 joueurs et la partie démarre de bonne façon. Cependant, et je ne crois pas me souvenir d'une seule fois où cela n'a pas été le cas, il est possible que quelqu'un de manière totalement justifiée, nous demande à pouvoir entrer sur le pré et jouer avec nous. Dans ces cas-là, plusieurs réponses sont possibles. Lorsque l'individu prétendant compléter l'équipe est un ami à nous, il est intégré directement aux équipes, quitte à déséquilibrer celles-ci. Lorsqu'il s'agit d'un inconnu, on lui dit d'entrer sur le terrain, mais de rechercher préalablement un autre joueur qui pourrait faire son entrée dans le même temps mais dans l'équipe adverse. Lorsqu'il s'agit d'un joueur trop jeune et que le jeu n'est pas trop « musclé », on l'intègre de manière naturelle, mais lorsqu'il y a des contacts et que le jeu pourrait être dangereux pour celui-ci, on lui prête souvent un ballon pour qu'il puisse aller tirer sur les buts libres en marge du terrain.

Lorsque les équipes, à force d'intégration, deviennent trop fournies et que l'espace sur le terrain n'est plus suffisant, souvent le jeu s'arrête et on choisit de composer 3 équipes. C'est le cas généralement quand le nombre de joueurs est de 21. Dans ces cas-là, les équipes sont remaniées ; on choisit 3 joueurs qui sont « capitaines » et qui

choisissent tour à tour 6 joueurs pour les accompagner. Ensuite, la formule se définit en tournoi. Une équipe reste sur le côté pendant que les deux autres s'affrontent. Les matchs se jouent généralement au temps (par souci d'équité, car plus le temps avance et moins les buts sont fréquents) et celui-ci est régulièrement défini entre 10 minutes et 15 minutes pour que le temps d'attente de la troisième équipe ne soit pas trop long. Lorsque le gong sonne, l'équipe gagnante a le droit de rester sur le terrain du match et la perdante va se reposer sur le côté. En cas de match nul, l'équipe qui avait gagné précédemment doit céder sa place.

Mangin est aussi un lieu où l'on peut sentir une mixité culturelle franche, forte et belle. En effet, si l'on recensait les origines ethniques et sociales des joueurs qui y jouent, la diversité serait impressionnante. Ainsi, lorsque l'on y pratique le football, il est très régulier que les joueurs d'une même équipe parlent 5 ou 6 langages différents. Il m'est arrivé à maintes reprises de devoir communiquer avec les gestes, car je n'avais aucune langue vivante en commun avec mes partenaires. Cependant, et c'est sans doute cela qui fait de ce lieu et de sa pratique un espace magique, il n'y a pas besoin de langue pour se comprendre et tout le monde est égal sur le terrain. Lorsque je me suis documenté et que j'ai pu lire des textes sur les origines du football et cette volonté d'égalité en tant que fondement, j'ai pensé que celle-ci avait disparu avec l'arrivée de l'argent et la commercialisation de la pratique. Seulement là, dans ce stade, toutes les semaines, cette égalité est encore bien présente. Lorsque j'ai interrogé les protagonistes, ils m'ont tous donné la même réponse, évidente et criante de simplicité ; les gens viennent ici pour jouer. Personne ne juge personne, il n'y a qu'une chose centrale qui prime sur tout le reste : le jeu, simplement et uniquement le jeu.

Un lieu unique au cœur de Nantes.

Tous ces éléments font de Mangin un lieu unique en terme de football libre et de mixité des pratiques du football dans un même espace. En effet, on peut y trouver des personnes de tous âges, de tous horizons professionnels, sociaux, ethniques, venant seuls ou en groupes, de la cité voisine ou de l'autre côté de la Loire, tous les jours ou pour la première fois... Mais tous y viennent pour la seule et même raison ; à savoir, prendre du plaisir avec les autres.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

> Conclusion générale et perspectives futures :

« Quand je vois un terrain, n'importe quel terrain du monde... ceux des patronages, mais aussi les terrains vagues où on pourrait jouer... je pense que c'est chez moi... Nous, les joueurs, on devrait construire des terrains de football partout, ce devrait être ça, notre mission... Les terrains de football naissent là où on joue, partout où on joue il y a un terrain, et là où il y a un terrain il y a les premiers rêves, la joie... Alors tous les terrains du monde deviendront le monde. »

Alberto Garlini, Un sacrifice italien, 2008

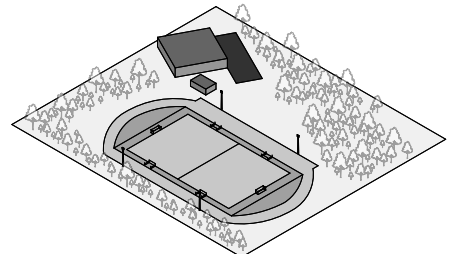
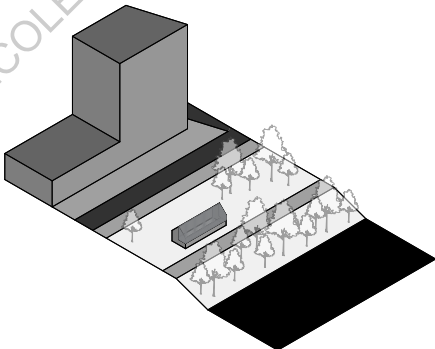
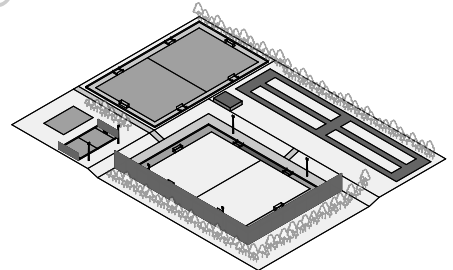
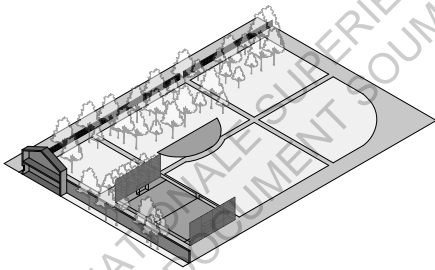
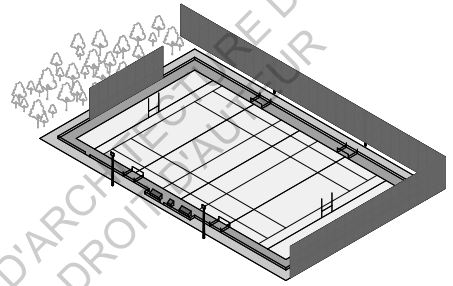
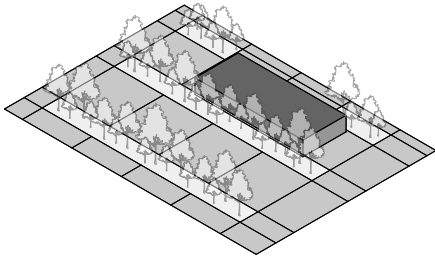
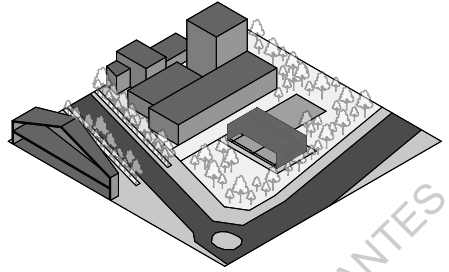
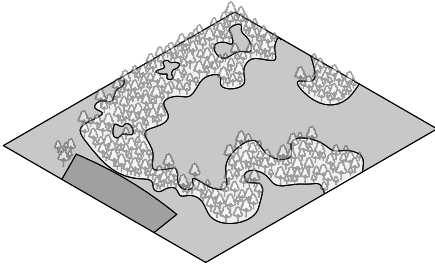
Cette citation, tirée du livre de Frédéric Barbe, épouse parfaitement mon état d'esprit actuel au terme de ce travail de recherche, d'analyse et d'observation. Ce travail m'a grandement aidé à saisir une pensée qui germait depuis quelques années dans mon esprit : comment le football peut-il être un sport aussi universellement répandu ? Et, par répercussion, comment l'architecture peut-elle contribuer et s'adapter à cette universalité ?

Grâce à la réflexion menée dans ce mémoire, j'ai des éléments de réponses qui émergent. Le premier serait de dire que l'architecture ne s'adapte pas toujours à la pratique du football, mais que, parfois, c'est cette dernière qui s'inscrit dans l'environnement architectural et urbain qui nous entoure. L'échelle primitive, le football « sauvage », le football libre, le jeu fait de rien et qui pourtant possède les mêmes codes que le football des stades, la pratique qui prend place dans les interstices laissés par l'humain et qui s'y développe sur toute la planète. La pratique où les joueurs recherchent des éléments indispensables au jeu, mais où rien n'est de trop, rien n'est superflu. Juste le besoin d'une surface au sol, de lumière, d'au moins deux joueurs et d'un ballon. Et

même si en France, à Nantes, ces pratiques tendent à s'essouffler, face au numérique, face à la densification des villes, les observations menées montrent qu'elles sont encore bien présentes et qu'il existe des acteurs pour les transmettre.

Le second élément de réponse est plus connu dans le subconscient, c'est celui dans lequel l'architecture s'adapte à la pratique du football. C'est celui de l'équipement, conçu à divers emplacements dans le territoire, à diverses échelles également, et qui est réfléchi et conçu pour la pratique. Ce qui ressort de ce travail peut être la localisation et l'agencement de ces équipements qui ne prennent pas tous la même emprise au sol, qui n'ont pas le même impact de fréquentation dans les mêmes quartiers de la ville. Il est donc intéressant de noter que si les grands équipements avec des stades aux pelouses réglementaires sont implantés en périphérie dans les quartiers résidentiels et que les terrains de quartiers sont construits au centre des cités d'habitation, c'est qu'il existe une raison qui met toujours en lien l'espace à sa pratique.

Pour finir, ce travail m'aura permis de parcourir la ville afin d'y découvrir (ou redécouvrir) des lieux pour la pratique du football avec des caractéristiques architectoniques très diverses. C'est donc grâce aux compétences en matière d'observation de l'espace urbain, de sociologie et d'analyse de typologie que j'ai acquis au cours des quatre dernières années que j'ai pu mener à bien ce travail. Cela m'a permis notamment de lier entre elles deux de mes passions et d'ouvrir mon regard sur une activité régulière de mon quotidien. Cependant, le travail d'exploration que j'ai mené n'a été que trop bref et il mériterait d'être approfondi, car Nantes est une ville du football qui regorge de lieux pour sa pratique et qui renferme une ferveur populaire pour ce sport importante.



ECOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT DE LA PROPRIÉTÉ

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

> Bibliographie :

Ouvrages :

> Dhorasoo Vikash. *Comme ses pieds*. Editions Points. Paris 14 : Editions du Seuil, 2017, 1ère édition, 194 pages.

> Barbe Frédéric. *La Beaujoire enquête sur un coup d'état urbain*. Editions A la criée. Rezé : Editions A la criée, Mai 2018, 1ère édition, 66 pages.

> Perelman Marc. *Smart stadium, le stade numérique du spectacle sportif*. Editions l'Echapée, 2016, 1ère édition, 96 pages.

Articles de revue:

> *Edito*. Place publique n°28 (Août 2011). Pages 2-3.

> Augustin Jean-Pierre. *Génération d'équipements sportifs*. Les Annales de la Recherche Urbaine n°79 (Juin 1998). Sports en ville. Pages 5-13.

> Basson Jean-Charles, Smith Andy. *La socialisation par le sport : revers et contre-pied*. Les Annales de la Recherche Urbaine n°79 (Juin 1998). Sports en ville. Pages 33-40.

> Bromberger Christian. *Football et identité urbaine : la fin d'une époque*. Place publique n°28 (Août 2011). Pages 6-14.

> Chantelat Pascal, Fodimbi Michel, Camy Jean. *Les groupes de jeunes sportifs dans la ville*. Les Annales de la Recherche Urbaine n°79 (Juin 1998). Sports en ville. Pages 41-49.

> Clergeau Marie-Françoise. *Interview de l'adjointe au sport de la Ville de Nantes*. Place publique n°28 (Août 2011). Pages 57-60.

> Collectif 3001. *Quartiers sensibles et football plaisir*. Place publique n°28 (Août 2011). Pages 61-63.

> Croix Alain. *Le football, reflet des ombres et des lumières d'une société*. Place publique n°28 (Août 2011). Pages 37-42.

> Croix Alain. *Canaris : le patrimoine envolé ?* Place publique n°3 (Juin 2007). Pages 75-79.

> Diallo Philippe. *Il faut réguler l'économie du football*. Place publique n°28 (Août 2011). Pages 27-32.

> Faure Jean-Michel et Suaud Charles. « *Le jeu à la nantaise* » : *entre mythe, réalités et croyance renouvelée*. Place publique n°28 (Août 2011). Pages 43-52.

> Gibout Christophe et Mauny Christophe. *La question locale comme nouvelle frontière socio-spatiale : au-delà de l'opposition entre football des villes et football des champs : le football « chez soi »*. Sociologies. Juin 2009.

> Prigent François. *Bleus et Blancs, balle au pied en Bretagne*. Place publique n°28 (Août 2011). Pages 15-22.

> Tonini Brice. *Comment le Football a supplanté le rugby*. Place publique n°12 (Décembre 2008). Pages 128-132.

Entretien :

> Barbe Frédéric, entretien semi-directif, à l'ENSA Nantes le 17 Octobre 2017.

Mémoire d'étudiant :

> Secq Valentin. *Stade critique, enquête pluridisciplinaire sur la place du stade aujourd'hui en France*. ENSA Nantes, Juin 2017, 158 pages.

Sites internet :

> Wikipédia, l'encyclopédie libre [en ligne]. <https://fr.wikipedia.org/>

> Open Edition, éditions libres [en ligne]. <https://journals.openedition.org/sociologies/2763>

> Ville de Nantes, rubrique des Sports. <https://www.nantes.fr/home/ville-de-nantes/sport.html>

> Le Voyage à Nantes, installation artistique du Feyd'Ball. <https://www.levoyageanantes.fr/etapes/feydball/>

> Agence Guinée-Potin, installation artistique du Footcheball. <http://www.guineepotin.fr/index.php?/pages-projets/footcheball/>

> Article de presse sur le Feyd'Ball. <https://www.ouest-france.fr/pays-de-la-loire/nantes-44000/voyage-nantes-jaime-je-naime-pas-le-feydball-4420829>

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

> Iconographie :

> Couverture : Photographie footballeur de Arnaud Duret, montage photo de Valentin Lepley-Schuhmann.

> Pages 46, 47, 48, 52, 56, 60, 64, 68, 72, 76, 80, 85, 86 : Capture d'écran Google Earth, retouchées sur Adobe Photoshop par Valentin Lepley-Schuhmann.

> Pages 51, 55, 59, 63, 67, 71, 75, 79, 83, 89, 90, 93, 101 : Axonométrie faites sur AutoCAD, puis retouchées sur Adobe Illustrator par Valentin Lepley-Schuhmann.

> Page 70 : Photo d'illustration de l'AEPR Football pour l'organisation d'un tournoi national U11 et U13 au stade Léo-Lagrange.

> Page 74 : Photo d'illustration de l'ACS Dervallières pour communiquer la rentrée des U15 du club au stade des Dervallières.

> Page 78 : Photo d'illustration de la ville (sur nantes.fr) pour les fonds de dotation pour booster la culture.

> Page 82 : Photo d'illustration de Ouest France (sur nantes.maville.com) pour la promotion du Footcheball au Voyage à Nantes.

ECOLE NATIONALE SUPERIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR

> Remerciements :

Merci à Marie-Paule Halgand, ma directrice de Mémoire, pour son suivi et de ses conseils qui m'ont été bénéfiques et importants pour mener à bien ce semestre d'écriture.


Merci à Caroline, ma maman, pour ses retours réguliers sur mon travail, l'apport important de son regard extérieur, son soutien moral dans les moments difficiles et son coup d'oeil avisé pour la relecture de tous ces textes.

Merci à Vincent, mon papa, de m'avoir transmis ta passion pour le football que j'ai en moi aujourd'hui.

Merci à Léo, mon petit frère, de m'avoir tant de fois accompagné sur notre terrain de quartier pour taper dans la balle.

Merci à Jules, Etienne, Julien, Arnaud, Joseph, Thibault et Julien, mes amis architectes-footballeurs, d'avoir partagé toutes ces parties de football régulières.

Merci à l'Association Sportive de l'ENSA Nantes, et en particulier Guillaume, qui m'ont permis de pouvoir jouer et rencontrer de nouvelles personnes tous les week-ends.

An aerial, black and white photograph of a city, likely Nantes, France. The image shows a dense urban area with a prominent river winding through it. The terrain appears to be hilly, with various buildings, streets, and green spaces visible from above. The lighting creates strong shadows, highlighting the topography and the layout of the city.

Le travail que vous allez lire est une étude exploratoire, visant à comprendre et analyser les différents types de pratiques du football en ville, de nos jours. Ce mémoire prendra comme cas d'étude la ville de Nantes.

Le but général de la recherche sera de tenter de mettre en exergue certaines typologies de pratiques, en mettant plus particulièrement l'accent sur les questions suivantes : comment la pratique est influencée par l'espace de la ville, de l'installation, de l'infrastructure architecturale ? Et en opposition, comment cette pratique peut avoir une incidence sur les espaces urbains et architecturaux ?

This Master's thesis work is questioning the practice of football in the cities on today's world. The ground which I chose for this study is the city of Nantes in France. In this work I am trying to understand how people are practicing the same activity (the football) in different kind of areas. Indeed, the central question is to get how the practice of football is link to the space of the city and how the city is made to answer to the practice.